



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.



LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Juillet 1677.
& plusieurs autres

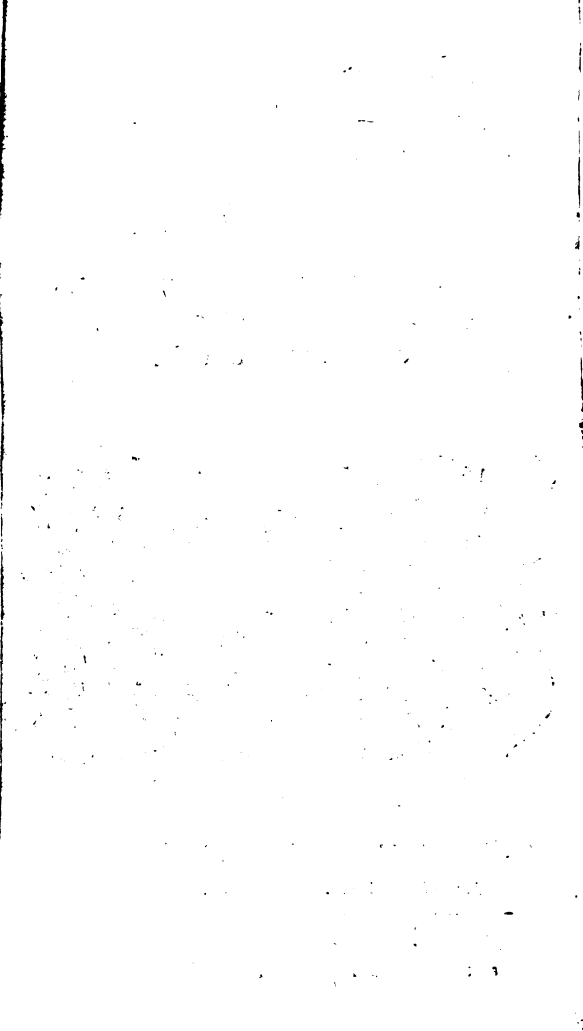
TOME V



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT,





NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME V.

LE vous l'avoüe, Madame, j'ay de la joye que les lettres que vous me permettez de vous adresser ayent un si grand cours dans le monde ; & l'embaras où je me trouve quelquefois pour choisir parmy ce qu'on m'apporte de tous costez , ce que je croy de plus curieux , pour vous , ne dimi-

Tome V.

A

2 LE MERCURE

nuë rien du plaisir que je me fais de contenter le Public, en luy faisant part de ce que je vous envoie. Je commence par un Sonnet qui n'est pas dans l'exacte régularité, mais qui ne laisse pas d'avoir son agrément par ses expressions naturelles. Une aimable Fille dont la conversation est un charme pour tous ceux qui la connoissent particulièrement, avoit prié un de ses Amis, façon d'Amant, de luy apprendre l'Espagnol, parce qu'elle avoit entendu dire que cette Langue avoit je ne sçay quoy de majestueux & de fier qui répondoit assez à son caractère. On ne refuse rien à ce qu'on aime. Il s'engagea volontiers à ce qu'elle souhaitoit de luy, & pour

GALANT.

3

l'en mieux assurer, il luy envoya ce Sonnet dès le jour mesme.

SONNET.

PArce que l'Espagnol est une
Langue fiere,
Te vous le dois apprendre? Et bien
soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma
belle Ecoliere,
C'est de ne se servir jamais de mes
Leçons.



Déjà si fierement vostre ame in-
differente
Oppose à mon amour qu'il ne faut
point aimer,
Que mesme en Espagnol, y fussiez-
sçavante,

A 2

4 LE MERCURE

*Vous auriez de la peine à vous
mieux exprimer.*

*Croyez-moy, le François vaut bien
qu'on le préfère*

*A la rude fierté d'une Langue
Etrangere.*

*De ce qu'il a de libre empruntons
le secours.*



*Mais que de son costé l'Espagnol
se console ;*

*Car ne pouvons-nous pas mesler
dans nos amours ,*

*Et liberté Françoisse, & constance
Espagnole ?*

Ces quatorze Vers , si vous
ne voulez pas les appeller un
Sonnet , sont de M^r de Fonte-
nelle ; & comme vous ne me
tiendriez pas quite , si je ne

GALANT.

5

vous envoyois rien davantage de luy , en voicy d'autres qu'il fit il y a quelque temps, & dont l'enjouëmēt a paru fort agreable. C'est un Chien qui en a fourny la matiere , & elle ne semblera peut-estre pas assez relevée aux délicats ; mais pourquoy dédaigneroit-on de faire des Vers pour un Chien, puis qu'un de nos plus renommez Autheurs a fait autrefois les loüanges de la Fièvre Quarte ? Marqués est un tres-joly petit Animal. Il fut apporté des ses premiers mois d'Arragon en France, & il merite bien l'Eloge que vous allez voir.

6 LE MERCURE



ELOGE DE MARQUE'S.. petit Chien Arragonnois.

Savez-vous avec qui, Philis,
ce petit Chien,
Peut avoir de la ressemblance ?
Cà, devinez, songez-y bien,
La chose est assez d'importance..



Pour percer le mystère, & vous y
faire jour,
Examinez Marqués, son humeur,
sa figure ;
Mais enfin cette Enigme est-elle
trop obscure ?
Vous rendez-vous ? il ressemble à
l'Amour.



A l'Amour, direz-vous ! la com-
paraison cloche ,

GALANT.

7

*Si jamais on a veu comparais-
on clocher.*

*Est-ce que de l'amour un Chien
peut approcher ?*

Oüyda, Philis, il en approche.



*Mais en approcher ce n'est rien,
Je diray davantage, & j'augmen-
teray bien.*

*La surprise que je vous cause ;
Vostre Chien & l'Amour, l'Amour
& vostre Chien ,*

*C'est jus vert , vert jus , mesme
chose.*



*Marqués sur vos genoux a mille
privantez ,*

*Entre vos bras il se loge à toute
heure ,*

*Et c'est là que l'Amour établit sa
demeure ,*



8 LE MERCURE

*Lors qu'il est bien reçu de vous
autres Beutez.*



*On voit Marqués se mettre aisé-
ment en colere ,
Et s'apaiser fort aisément ;
Connoissez-vous l'Amour ? voila
son caractere ,
Il se fâche & s'appaise en un mé-
me moment.*



*Afin que vostre Chien ait la taille
mieux faite ,
Vous le traitez assez frugalemēt,
Et le pauvre Marqués qui fait
toujours diete. ,
Subsiste je ne sçay comment.*



*L'Amour ne peut chez vous trou-
ver de subsistance ,
Vous ne luy servez pas un seul
mets nourrissant ,*

GALANT. 9

*Et s'il ne vivoit d'esperance ,
Je croy qu'il mourroit en naissant.*



*Avec ce petit Chien vous folâtrez
sans cesse ,
Et folâtrant ce petit Chien vous
mord ,*

*On joüe avec l'Amour , il badine
d'abord ,
Mais en badinant il vous blesse.*



*Loin de punir ce petit Animal ,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les
blessures ,
A l'Amour qui les fait on ne veut
point de mal ,*



*On veut qu'un Chien soit tel que
quand il vient de naître ,
Et de peur qu'il ne croisse on y
prend mille soins.*

10 LE MERCURE

*Il ne faut pas en prendre moins ,
Pour empêcher l'Amour de
croître.*



*Vous carressez Marqués , parce
qu'il est petit ;
S'il devenoit trop grand , il n'au-
roit rien d'aimable ;
Un petit Amour divertit ;
S'il deviët trop grād, il accable..*



*Mais j'entens que Marqués se
plaint du mauvais tour
Que luy fait ma Muse indi-
crete.*

*Ah ! vous me ruinez, vous gâtez
tout , Poëte ,
Dit-il, en me faisant ressembler à
l'Amour.*



*L'Amour n'est pas trop bien au-
pres de ma Maistresse ;*

GALANT. II

*Si vous ne le sçavez, elle l'a toujours fuy,
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.*



*En mon état de Chien j'ay l'ame assez contente,
Je suis heureux par cent bonnes raisons;
J'ay bien affaire, moy, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune presente.*



*Et si pour ressembler aux Dieux
Ma Maistresse me disgracie,
A vostre avis, m'en trouveray-je micux?
Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en remercie.*

12 LE MERCURE



*Ah ! mon pauvre Marqués, ce se-
roit grand' pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle
Pere & Mere,
La Patrie aux grands cœurs tou-
jours aimable & chere,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si legere.*



*Non, cela ne se peut, fay valoir
tes appas ;
Cher Marqués, ta Maistresse ai-
me que tu la flates.
Caresse-la, tiens-toy sans cesse en-
tre ses bras,
En aboyant, en luy donnant tes
pattes,
Explique-toy le mieux que tu
pourras.*



*Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce*

GALANT. 13

*Parce qu'avec l'Amour on te voit
du rapport,*

*Fais que l'Amour trouve grace
aupres d'elle,*

Puis qu'il te ressemble si fort.

Pensez de ces Vers tout ce qu'il vous plaira ; vous estes de méchante humeur si vous regrettez le temps que vous aura pû couster leur lecture, & je ne me hazarderois pas volontiers apres cela, à vous conter familièrement ce qui est arrivé depuis peu à M^r le Vicomte de *** Je ne sçay si vous le connoissez. Il est naturellement Galant, & il a peine à voir une Femme aymable sans luy dire des douceurs, mais il est délicat sur l'engagement, & pour le toucher il ne suffit pas

B

14 LE MERCURE

toûjours d'estre Belle. Il y a quelque temps que parmy des Dames de sa connoissance qu'il rencontra aux Thuilleries, il en vit une dont la beauté le surprit. Il demanda qui elle estoit , entra en conversation avec elle, luy dit d'obligeantes folies , & luy rendit Visite le lendemain. La Dame le reçut aussi favorablement qu'elle l'avoit écouté aux Thuilleries. Le Vicomte fait figure dans le beau monde , & elle n'eust pas esté fâchée qu'on l'eust crû de ses Soupirans. Il eut quelque assidue pour elle, & il ne la vit pas longtemps sans connoistre qu'il estoit aimé ; mais toute belle qu'elle est, elle n'eût point pour luy ce que je n'ay quoy qui pique : Ses manieres luy

déplurent ; il luy trouva une
 suffisance inconsiderée , un es-
 prit mal tourné , quoy qu'elle
 ne soit pas sans esprit ; & com-
 me il cessa de luy dire qu'il
 l'aimoit dès la quatrième Visi-
 te , il eut absolument cessé de
 la voir , sans une jeune Parente
 qu'il rencōtra chez elle , & qui
 fut tout-à-fait selon son cœur.
 Elle n'estoit pas si belle que la
 Dame, mais elle reparoit ce de-
 faut par des agrémens qui pour
 un Hōme de son goust étoient
 bien plus touchāns que la Beau-
 té. Elle ne disoit rien qui ne fut
 juste & spirituel , c'estoit une
 maniere aisée en toutes cho-
 ses , point de contrainte , point
 d'affectation ; Elle chantoit
 comme un Ange , & toute sa
 Personne plût tellement au

Vicomte , que ce ne fut que pour elle seule qu'il continua ses assiduez où il la voyoit. Comme elle ne le pouvoit recevoir chez elle , il se mit assez bien dans son esprit pour sçavoir quand elle devoit rendre Visite à sa Parente , & si elle n'y pouvoit venir de trois jours , il passoit aussi trois jours sans y venir. Ce manque d'empressement n'accommodoit point la Dame , qui s'estoit laissée prendre tout de bon au mérite du Vicomte. Elle crût que le trop de fierté qu'elle luy marquoit en estoit la cause , & resolut de s'humaniser pour le mettre avec elle dans une liaison dont il ne luy fust pas permis de se dédire. Elle commença par de petites avances

flateuses qui jetterent le Vicomte dans un nouvel embarras. Ce n'est pas qu'il soit insensible aux faveurs des Belles, au contraire il n'y a rien qu'il ne fasse pour s'en rendre digne, mais il veut aimer pour cela, & à moins que cet assaisonnement ne s'y trouve, les faveurs ne sont rien pour luy.

Ainsi quand il avoit le malheur de se rencontrer seul avec la Dame, il ne manquoit jamais à luy parler de Cambray, ou de saint Omer. Elle avoit beau l'interrompre pour tourner le discours sur les affaires du cœur, il revenoit toujours à quelque attaque de Demy-lune; & si la Dame se montrait quelquefois un peu trop obligeante pour luy, il

recevoit cela avec une modestie qui la chagrinoit encore plus que les Contes de Guerre qu'il luy faisoit. Cependant la belle humeur où il se mettoit si tost qu'il voyoit entrer l'aimable Parente, causa un desordre auquel il n'y eut plus moyen de remedier. La Dame ouvrit le yeux, observa le Vicomte, connut une partie de ce qu'il avoit dans le cœur, & entra un jour dans un si furieux transport de jalousie contre sa Parente, apres qu'il les eut quittées, qu'elle luy defendit sa Maison. Le Vicomte qui n'en estoit point averty, fut surpris de ne la point voir le lendemain au rendez-vous qu'elle luy avoit donné ; il y retourna inutilement les deux jours suivans, & ne sçachant

que s'imaginer de ce changement, il chercha l'occasion de luy parler chez une Dame où il sçeut qu'elle alloit assez souvent. Ce fut là que cette aimable Personne luy apprit l'insulte qu'on luy avoit faite pour luy. Il en eut un chagrin inconcevable, & luy ayant juré qu'il ne reverroit jamais sa peu touchante Parente, il resvoit chez luy aux moyens qu'il devoit tenir pour la rupture, quand on luy en apporta un Billet. La Dame s'estoit avisée de se vouloir plaindre de sa froideur ; mais comme elle cherchoit toujours plus à luy plaire qu'à le fâcher, elle crût que pour ne le pas effaroucher par ses reproches, il falloit du moins les rendre agreables par leur maniere ; & s'imaginant

20. LE MERCURE

que les Vers autorisoient ceux qui aiment à s'expliquer plus librement que la Prose, elle s'estoit adressée à un Homme qui la voyoit quelquefois & qui en faisoit d'assez passables. Tout fut mystere pour luy; Elle luy dit seulement les choses dont on se plaignoit, & il fallut qu'il fist les Vers sans sçavoir ny à qui ils devoient estre envoyez, ny qui estoit la Dame qui avoit sujet de se plaindre. Les voicy tels que le Vicomte les reçeut.

Vous m'avez dit que vous
m'aimez,
Et je vous l'ay d'abord oüy dire
avec joye;
Mais que voulez-vous que j'en
croye,
Si vous ne me le confirmez?



*La langue est quelque chose, & de
son témoignage
Le charme est doux à qui l'at-
tend ;*

*Mais croyez-vous que pour
estre content ,
Il ne faille rien davantage ?*



*Ce n'est pas tout de dire , il faut
estre empressé
A convaincre les Gens de ce qu'on
leur proteste ;*

*Et quand la langue a commencé,
C'est au cœur à faire le reste.*



*Il est cent petits soins qu'un Esprit
complaisant
Trouve à faire valoir quand l'a-
mour est extrême ;*

*Et c'est souvent en se taisant,
Qu'on dit plus fortement qu'on
aime.*



*Des regards enflamez, un sourire
flatteur,*

*Font aux Amans entendre des
merveilles;*

*Et j'aime mieux ce qui se dit au
cœur,*

Que ce qu'on dit pour les oreilles.



*Tout doit tendre à donner des
preuves de sa foy;*

Le reste, pures bagatelles.

*Lors que vous me voyez, le grand
ragoust pour moy,*

*Que vous me contiez des nou-
velles!*



*Dites-moy mille fois que charmé
de me voir,*

*Vous ne trouvez que moy d'aima-
ble sur la terre;*

*A quoy bon me parler de combats
& de guerre,*

GALANT. 23

*Quand j'ay de vous autre chose à
sçavoir ?*



*Qu'on ait fait quelque exploit
d'une importance extrême ,
Vn autre peut me l'expliquer ;
Mais un autre que vous, du moins
sans me choquer ,
Ne peut me dire , je vous aime.*



*C'est par vous que ces mots sont
pour moy pleins d'appas.
Cependant que faut-il de vous
que je soupçonne ?
Si je vous tens la main, vous ne la
baisez pas ,
Quoy que vous ne soyez observé
de personne.*



*Il semble que toujors timide, cir-
conspect ,
Vous estant dit Amant , vous n'o-
siez le paroistre ,*

24 LE MERCURE

*Et que chez vous l'Amour, qui par
tout fait le Maistre ,
Soit enchainé par le respect.*



*Non, non, vous n'aimez point, j'en
ay la certitude ,
I'ay voulu me flater en vain jus-
qu'à ce jour ;
L'aveu que je reçeus d'abord de
vostre amour ,
Fut une douceur d'habitude.*



*C'est sans vous laisser enflamer ,
Que vostre cœur quand il vous
plaist soupire ;
Et vous ne sçavez pas aimer ,
Vous sçavez seulement le dire.*

Ces Vers que le Vicomte
auroit trouvez jolis sur toute
autre matiere , luy déplurent
sur celle-cy. Il estoit déjà de
méchante

méchante humeur. Il dit qu'il enverroît la Réponse; & pour la rendre de la mesme maniere qu'il avoit reçu le Billet, il alla emprunter le secours d'un de ses plus particuliers Amis. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que c'estoit celuy mesme qui avoit déjà fait les Vers de la Dame, & qui ayant appris toute son Histoire par le Vicomte, fut ravy de trouver une occasion si propre à se vanger de la finesse qu'elle luy avoit faite. Le Vicomte le pria de mesler quelque chose de malicieux dans cette Réponse, & de la faire assez piquante pour obliger la Dame à ne souhaiter jamais de le revoir. Il y consentit d'autant plus volontiers, que la Dame luy ayant caché,

C.

26 LE MERCURE

qu'elle eust interest à l'affaire, il ne devoit pas craindre de se broüiller avec elle, quand mesme elle viendrait à découvrir qu'il eust fait les Vers. Il les apporta une heure apres au Vicomte, qui les envoya dès le jour mesme. Ils estoient un peu cavaliers, comme vous l'allez voir par leur lecture.

CE n'est pas d'aujourd'huy
qu'en Chevalier courtois
I'en conte aux Belles d'importance

Mais il fait mal seur quelquefois
Me faire une agreable avance
Sur la trop credule esperance,
Que de semblables passe-droits
M'obligeront à la constance.
Mon cœur à s'engager jamais ne
se résout,

*Et des plus doux attraits fut la
Belle assortie*

*Qui croit tenter mon humble
modestie,*

*Quand ma cōplaisance est à bout,
J'aime mieux quitter la partie,*

Que de risquer à gagner tout.

Apparemment la Dame se le tint pour dit, du moins elle dût connoître par là que le Vicomte n'avoit aucune estime pour elle. Ils ne se sont point vus depuis ce temps-là ; & je tiens les particularitez de l'Histoire de celui qui a fait les Vers.

Quoy que la France soit le plus agreable séjour que puissent choisir les Personnes de bon gouſt, trouvez bon, Madame, que je vous mene au delà

18 LE MERCURE

des Mers. Les Armes du Roy y ont remporté une celebre Victoire à douze cēs lieuës d'icy, vous le sçavez , & le Combat donné devant Tabaco , a tant fait de bruit qu'il n'est ignoré de personne. Mon dessein n'est pas de repeter ce que l'Extraordinaire en a dit ; je ne veux que vous bien marquer de quelle consequence est aux Ennemis la perte de leurs Vaisseaux. On a tâché à la déguiser, cependant la verité ne peut estre long-tēps cachée, il n'est point de nūages qu'elle ne perce pour se découvrir. Si l'Admiral Binkes ne demeure pas d'accord de tous nos avantages, ce qu'il a écrit ne suffit pas pour faire croire que nous ne les ayons pas remportez , & nous y devons moins adjoûter

de foy qu'à vingt Relations, & qu'à des Lettres de Hollande mesme qui ont esté envoyées à des Particuliers, & qui cōviennent toutes de la même chose. Mais pour donner quelque ordre à ce discours, parlons des forces que les Ennemis avoient avant qu'ils fussent attaquez, examinons la conduite de M^r le Comte d'Estrées, voyons ce qu'il a fait avant le Combat, pourquoy il l'a donné, & de quelle maniere il a combattu, & faisons ensuite reflexion sur le dommage que doit causer aux Ennemis la perte qu'ils ont faite sous le Canon mesme de leur Forteresse.

Tous ceux qui ont marqué dans leurs Relations que les Ennemis avoient quatorze

Vaisseaux, en ont donné des preuves convaincantes. Ils disent en quatre endroits qu'un Nègre & un Pilote qui furent pris avant le Combat, en assurèrent M^r le Comte d'Estrées; que ceux qui débarquerent pour l'Attaque du Fort estant arrivez sur une hauteur les découvrirent dans la Rade au mesme nombre, & que l'ordre de leur Bataille en demy croissant, donna lieu aux Nostres d'en faire un compte exact, lors qu'ils allerent les attaquer. Il est vray que le Vaisseau de Rasmus fameux Corsaire, & une Pinace montée de trente huit Pieces de Canon, estoient compris dans les quatorze Vaisseaux; & c'est peut-estre par cette raison que les Holandois soutiennent qu'ils en a-

voient moins que ne marquent nos Relations; mais le nom ne fait rien à la chose, la Pinace valoit bien un Vaisseau, & celui de Rasmus les servoit, quoy qu'il ne fût pas venu avec eux. Je ne parle point d'un Vaisseau Portugais qui estoit dans le Port, ne sçachant pas s'il a combattu. Tous ces Vaisseaux étoient à portée de Mousquet de leur Fort, dont les Canons à fleur d'eau defendoient l'entrée de la Rade. Il y avoit auprès du Port un Banc qui rendoit la passe si étroite, qu'il n'y pouvoit entrer qu'un Vaisseau de front.

Voilà l'estat des forces des Ennemis. Voyons les raisons que M^r le Comte d'Estrées a eues de les attaquer avec dix Vaisseaux seulement, les précautions qu'il a prises pour

32 LE MERCURE
réussir, & son intrepidité pendant le Combat.

Ce Vice-Admiral estant arrivé à une lieuë de l'entrée de la Rade des Ennemis, fit mettre à terre M^r de Souches, & M^r le Febvre de Mericour, accompagnez de quelques Habitans de la Martinique, & leur ordonna de tâcher à faire quelques Prisonniers. Ils ne prirent qu'un Nègre, qui rapporta ce que j'ay déjà dit, que les Ennemis avoient quatorze Vaisseaux, parce qu'il leur en estoit arrivé cinq depuis quelques jours. Ce Nègre adjôûta que le Fort n'étoit pas achevé, ce qui fit résoudre M^r d'Estrées à le faire attaquer avant que les Ennemis eussent le temps de se reconnoistre. Il fit débarquer quelques Troupes avec M^r le

Chevalier de Grand-Fontaine. Il alla luy-mesme à terre où il resolut d'occuper les Ennemis du côté de la Mer, tandis qu'on attaqueroit le Fort, mais une grande Plüye estant survenuë, & ayant fait grossir une petite Riviere arresta les Troupes. Cependant on apprit que le Fort estoit achevé. M^r le Vice-Admiral qui estoit presque en mesme temps sur mer & sur terre, & qui estoit revenu pour faire la diversion que je vous viens de marquer, débarqua encore une fois & fit conduire du Canon & un Mortier qui ne firent pas tout l'effet qu'il s'en estoit promis. M^r le Comte d'Estrées estant retourné une seconde fois dans son Vaisseau, envoia M^r Heroüard pour agir de concert avec M^r le Cheva-

34 LE MERCURE
lier de Grand - Fontaine , &
s'approcher du Fort par Tran-
chée. Les Ennemis ayant eu le
temps de se reconnoître avant
que d'estre presseés, & se prépa-
rant à se bien defendre , M^r le
Vice-Admiral qui l'apprie fit
revenir aussi-tost M^r Heroüard
pour rapporter l'estat des choses
dans un Conseil de Guerre. Il
dit ce qu'il avoit appris, & ajoû-
ta qu'il faisoit trop de tēps pour
se rendre maistre du Fort dans
les formes ; mais qu'on l'em-
porteroit bien-tost si l'on fai-
soit une diversion du costé de
la Mer ; & sur ce qu'on hésitoit
à suivre son conseil, il se leva &
assura tellemēt qu'il réussiroit,
qu'on le crût. Il eut ordre de
faire deux bonnes Attaques &
une fausse, & de ne donner que
deux heures apres que le Com-

bat de Mer seroit commencé. Mr le Comte d'Estrées qui appuya cet Avis, ne le fit pas sans en avoir beaucoup de raisons. Il avoit emporté la Cayenne de la mesme maniere ; il connoissoit la valeur de ses Troupes & la bõté de ses Vaisseaux ; & il vit de plus des necessitez absoluës d'en user ainsi. La longueur d'un Siege dans les formes luy auroit fait risquer ses Vaisseaux, la Rade de Tabaco estoit mauvaise, & il y avoit déjà perdu plusieurs anchres & plusieurs cables. Il réussit du costé de la Mer comme vous avez appris ; & si l'on avoit fait du costé de la terre ce qu'il avoit ordonné, la victoire auroit esté entiere, puis que les Ennemis ont perdu tous leurs Vaisseaux, encor qu'ils fussent fa-

36 LE MERCURE

vorisez du Canon de leur Fort.

Si la vigilance de M^r le Vice-Admiral a parû en descendant deux fois à terre , il n'en a pas moins fait paroître sur Mer, où son intrepidité s'est fait remarquer. On l'a veu apres avoir effuyé le feu de tous les Vaisseaux Ennemis & des Bateries du Fort , aborder le Contre-Admiral de Hollande, s'en rendre maistre, & attaquer un autre Vaisseau avec le même succès. On l'a veu blessé dans un Canot , exposé au feu des Ennemis , faire gouverner vers leurs Vaisseaux, pour examiner l'estat où ils estoient. On a veu ce Canot s'enfôcer apres avoir esté percé d'un coup de Canõ. On a veu ce Vice-Amiral dans la Mer ; & apres en estre sorty
tout

tout trempé & blessé en deux endroits , on l'a veu appeller une Chaloupe & se mettre dedans pour aller encor se mesler parmy les Ennemis , & donner les ordres en s'exposant de nouveau aux mesmes dangers qu'il venoit d'éviter.

Si l'Attaque de terre n'a pas esté si heureuse que celle de Mer , la trop boüillante ardeur de ceux qui devoient insulter le Fort , & qui l'attaquerent plutôt qu'on ne leur avoit ordonné, en a esté cause. La mort de M^r de Bayancour y a aussi beaucoup contribué. Les Mili-ces qu'il commandoit , & qui portoient les Echelles se voyãt sans Chef , ne voulurent plus avancer. Cependant tout étoit bien concerté , l'on étoit au

38 LE MERCURE

haut du Parapet, & sans tous ces malheurs que M^r le Comte d'Estrées ne pouvoit prévoir, l'entreprise de terre auroit eu le succès qu'on en attendoit, & auroit fait réussir celle de Mer, non pas plus qu'elle a fait, mais avec bien moins de perte. Les Hollandois croient avoir beaucoup gagné, parce qu'ils n'ont pas perdu leur Fort, & que notre Victoire n'a esté entière que du costé de la Mer; cependant elle est si grande qu'elle peut assez nous récompenser de quelques heures que nous avons perduës devant le Fort; & si l'on peut dire qu'on réussit toujours beaucoup lors qu'on a de grands desseins, & qu'on vient à bout de plus de la moitié, nous pouvons assurer que nous avons eu des avantages

confiderables , & que la moindre perte des Hollandois est celle de tous leurs Vaisseaux. Leur Contre - Admiral estoit monté de soixante & six pieces de Canon; le Lieutenant étonné d'y voir le feu, dit aussi-tôt qu'il y avoit dix - huit milliers de poudre dans ce Vaisseau , & une grande quantité de richesses. On fit tout ce que l'on pût pour en arrester l'embrasement, mais il fut impossible. Parmi les Vaisseaux qui ont esté brûlez, il y en avoit cinq nouvellement arrivez de Hollâde chargez de vivres pour un an , tant pour l'Escadre , que pour les Colonies; ils avoient apporté six cens Hommes & amené plusieurs Familles, & beaucoup de Marchandises & d'argent

40 LE MERCURE

pour établir des Magasins. Ils ont perdu outre cela plusieurs Nègres avec leurs Femmes & leurs Enfans qu'ils avoient embarquez pour transporter cette Colonie ailleurs. Ainsi en brûlant leurs Vaisseaux, nous pouvons dire que nous avons entierement ruiné le commencement de leurs Habitations, & mis les nostres en seureté ; il leur faut des millions pour se rétablir , & pour armer une nouvelle Flote. Plusieurs Lettres de Hollande assurent la même chose, & les Particuliers qui sentent leur mal, loin de le déguiser, ne peuvent s'empescher de s'en plaindre.

Les Victoires qui s'obtiennent facilement ne sont pas les plus estimées. La valeur & la bravoure des Vainqueurs ne pa-

roissent que par la forte résistance de leurs Ennemis, & c'est par cette raison que le Combat Naval donné devant Tabaco seroit moins glorieux aux François s'ils y avoient perdu moins de monde. Jamais Action n'a esté si vigoureuse. On tira pendant le Combat près de trente mille coups de Canon de part & d'autre à portée de Pistolet. Il n'est resté aux Ennemis qu'un seul Capitaine de Vaisseau capable de rendre service, tous les autres ont esté blesez, tuez ou brûlez, & leur mort n'a coûté un peu de sang à nos Braves, que pour les faire triompher avec plus d'éclat. Voicy les Noms de ceux qui ont esté tuez & blesez en se signalant, tant au Combat de Mer qu'à l'Attaque de la Forteresse. D 3

42 LE MERCURE

Capitaines morts.

M^r Gabaret. Les Ennemis l'ont veu combattre jusqu'à son dernier moment, & il n'a quitté le combat qu'avec la vie, quoy qu'il eust pû s'en retirer, estant blessé de trois coups. Il estoit Parent du grand Gabaret qui commande à Messine, & il s'est montré digne de ce Nom par toutes ses actions.

M^{rs} de Lésine, de la Borde & Heroüard de la Piogerie.

Capitaines blessez.

M^r le Chevalier de Grand-Fontaine. C'est un tres-brave Officier qui a vieilly dans les Troupes, & qui s'est trouvé en beaucoup d'occasions périlleuses où il s'est toujours signalé.

M^r le Marquis de Villiers-d'O.

M^r le Comte de Blenac.

M^{rs} le Febvre, de Méricour,
de Montortier, & de Mascara-
rany.

Lieutenans morts.

M^r le Chevalier d'Erre.

M^r de la Méleniere. Il a don-
né des preuves de son courage
jusques à la mort.

M^{rs} Tivas, & de Bellechau.

Lieutenans blesez.

M^r le Chevalier d'Hervault.

M^{rs} de Champigny, de Marti-
gnac & de Courcelles. Ce der-
nier a esté blezé en se signa-
lant à l'Attaque du Fort.

Enseignes morts.

M^r le Chevalier Merault.

M^{rs} de Villiers, de S.Privas, &
de Seiche, aîné & cadet.

Enseignes blesez.

M^r le Chevalier d'Augers.

Il a donné de grandes marques
de valeur. M^r le Chevalier de

44 LE MERCURE

Blenac. M^r de la Rocque. Il estoit Major des Troupes de la Descente. Il faut le premier par dessus les deux palissades, & alla jusques au Parapet de la Ville, où il ne monta point faute d'échelle.

M^{rs} de Vefençay, Coignard, Herman, Comar de la Malmaison, & du Menil-Herouard.

Autres Officiers tuez.

M^r de Bayancour, Lieutenant de Roy de S. Christophe. M. de Richebourg, Lieutenant d'une Barque longue. M. de Lisle Commissaire de l'Artillerie. M. de Paris, Capitaine des Matelots de M. le Côte d'Estrées. M^{rs} de la Brachetiere, & Stavay, Gardes de Marine.

Autres Officiers blessez,

M. Desvaux Capitaine d'une Barque longue. M. Gisors Ecri-

vain du Roy. M. Pinette Secrétaire de M. le Comte d'Estrées, Fils de M. Pinette assez connu par sa capacité dans les Affaires du Clergé. M. de la Motte, M. de Chatelard, M. de Vilair.

Volontaires tuez.

M. de Sainte-Marthe Fils du Gouverneur de la Martinique. M^{rs} Cotadon & le Gras.

Il y a eu d'autres Volontaires & Gardes de Marine, qui se sont signalez. Les uns ont esté tuez, les autres blessez, & la pluspart ont servy à terre en qualité de Lieutenans d'Infanterie. M^{rs} Gassan, Kermovan, de Vaintre, Julien, Rehaut, Brignol, & Kercon, font de ce nombre.

Rien ne peut égaler l'intrépidité de M. Berthier, qui se jetta à la Mer, & enleva un

Canot sous l'Eperon d'un Vaisseau Ennemy. Ceux qui se mirent dedans avec M. le Comte d'Estrées furent M. le Chevalier d'Erbouville Major. M. le Chevalier d'Hervault qui a apporté au Roy la nouvelle de la défaite des Vaisseaux Ennemis, & M. le Chevalier Parisot Volontaire. Ce dernier a accompagné M. le Vice-Amiral dans tous les perils où il s'est trouvé ; il a fait admirer son courage , & a fait dire de luy avec beaucoup de justice , que de pareils Volontaires valoient bien les plus braves Officiers, & ceux qui sont les plus consommés dans le Mestier de la Guerre.

Je croyois ne vous devoir plus rien dire touchant l'Affaire de Tabaco ; mais je suis obligé

de rendre justice à M. Binkes, & de publier sa sincérité. Je viens de lire la Lettre qu'il a écrite aux Estats apres le Combat Naval, & j'ay esté surpris de la trouver semblable à celle que nous avons veüe de M. le Comte d'Estrées sur le mesme sujet. Les Holandois ont voulu nous persuader que M. Binkes ne demeuroit pas d'accord de nos avantages ; ils ont eu leurs raisons pour en user de la sorte ; & comme les pertes qui se font dans des Pais de commerce sont beaucoup plus sensibles aux Particuliers , que celles où l'Etat est intereseé , il ne faut pas s'étonner si on les déguise avec tant de soin : on y réussit d'abord ; & la verité qui vient de si loin , demeure toujours quelque temps cachée.

48 LE MERCURE

Songez au retour , Madame. Quoy que le trajet soit long , vous n'en devez point craindre la fatigue ; & si vous estes blessée de l'Image de la Mer, vous n'aurez pour la dissiper par quelque agreable Objet, qu'à faire un tour à Versailles. On y a celebré cette année avec une extraordinaire magnificence les deux jours , destinez par tout où regne la veritable Religion , aux Processions les plus solennelles. C'est un effet de la pieté du Roy , qui ne se fait pas moins de gloire de soutenir dignement le Titre qu'il a de Fils aîné de l'Eglise , que le Nom de LOUIS LE GRAND que tant de Victoires surprenantes luy ont acquis depuis une si longue suite

fuite d'années. M^r Bontemps
 Gouverneur de Versailles, dût
 chacun connoit le zele pour le
 service de Sa Majesté, reçoit
 l'ordre pour tout ce qui re-
 gardoit la pompe de ces deux
 grandes Journées, & il le don-
 na en suite pour l'exécution à
 M^r Berrin, Designateur du Ca-
 binet du Roy. Le Genie de ce
 dernier vous est connu, & vous
 sçavez, Madame, qu'il seroit
 difficile d'en trouver un plus
 inventif. Je ne vous feray point
 le détail de tout ce qui ornoit
 le plus superbe & le plus riche
 Reposoir qu'on ait jamais veu.
 Tout le monde est informé de
 la grande quantité de Pieces
 rares, curieuses, & sans prix,
 que le Roy avoit avât la guer-
 re ; le nombre en est encor



50 LE MERCURE

augmenté depuis ce temps-là, & il n'y a peut-estre rien qui marque plus la grandeur de la France, & la merveilleuse conduite de son Prince, rien qui soit plus à la gloire de ceux qui ont sous luy les premiers emplois de l'Etat, que de voir un si grand amas de richesses non seulement conservé, mais accru malgré les excessives dépenses où l'on est tous les jours engagé pour la subsistance de nos Armées. Parmy tant de raretez, on admira sur tout une Couronne de Pierrieres de deux pieds de diametre, qui ne pût estre regardée qu'avec un étonnement inconcevable.

Toutes les Courts dans lesquelles passa la procession, furent ornées d'une partie des plus belles Tapisseries du Roy,

M^r du Mets , Sur-Intendant de tous les Meubles , ordonna à M^r Coquino , qui garde ceux de la Couronne , de les faire transporter à Versailles. Voicy celles qui y furent tenduës.

Les Actes des Apostres de Raphaël.

La Psyché de Raphaël.

Les Crotesques de Raphaël.

Le Grand Scipion de Jules Romain.

Le *Fructus Belli* , qui estoit au Roy d'Espagne.

Le Grand Constantin de Rubens , & les douze Mois de l'Année, qui estoient autrefois à Monsieur de Cnise.

Toutes ces Tentures sont rehaussées d'or. Elles estoient accompagnées de la Chasse d'Olbeins , fameux Peintre Allemand.

52 LE MERCURE

Les Tapisseries modernes qui parurent le mesme jour, & ont esté faites sur les Dessesins de M^r le Brun, & fabriquées aux Gobelins, representant toutes ensemble l'Histoire du Roy, furent

Le Sacre de Sa Majesté.

La Conférence, ou l'Entrevüe du Roy avec le Roy d'Espagne.

Le Mariage du Roy.

L'Audiance que Sa Majesté donna à Fontainebleau à M^r le Cardinal Legat.

L'Alliance faite avec les Suisses.

Toutes les Conquestes du Roy en différentes Pieces, dans lesquelles Sa Majesté est représentée au naturel, avec tous ceux qui se sont trouvez dans toutes les Cerémonies, Sieges

& Combats, qu'on admire dans ces Tentures. Elles sont toutes rehaussées d'or, aussi bien que celles qui suivent.

Les Batailles d'Alexandre.

Les Veuës des Maisons Royales.

Les Muses.

Les Saisons.

Et les cinq Sens de Nature.

Ces dernières ont encor esté faites sur les Dessesins de M^r le Brun, Premier Peintre du Roy, & elles sont travaillées avec tant d'art & de délicatesse, que la Peinture n'a rien de plus vif.

Les magnificences qui parurent huit jours après, ne furent pas moins considérables. Jamais on n'a rien veu de si agreable, ny de mieux enten-

54 LE MERCURE
du. Tout le Chasteau se trouva
superbement décoré, toutes les
Fenestres estoient ornées de
riches Tapis, & tous les Bal-
cons revêtus de Tapis de Per-
se à fonds d'or, & remplis de
Caisses d'Orangers. Il y en
avoit aussi de posées à plomb
sur les Colomnes, environnées
de Festons de Fleurs, & entre
chaque Colonne on voyoit
d'autres Caisses d'Orangers.
Les mêmes ornemens re-
gnoient autour de la Court, &
le tout ensemble produisoit un
effet si merveilleux, que la
veuë en estoit charmée.

Dans le mesme temps que
le Roy a fait éclater sa pieté
par toutes ces magnificences,
Monfieur a donné des mar-
ques publiques de la sienne,
en venant gagner icy son Ju-

bilé, qu'il n'avoit pû gagner
à l'Armée. Il a fait ses Stations
avec un zele qui a édifié tout
le monde. Cependant il s'est
trouvé un Scrupuleux qui luy
a donné quelque avis sur la
préparation où ce grand Prin-
ce se devoit mettre pour une
action si pieuse. Jugez, Mada-
me, par la lecture de ces Vers,
si le scrupule a dû l'arrester.



SUR LE JUBILÉ

D E

SON ALTESSE ROYALE.

Vous pensez donc, Seigneur,
gagner le Jubilé,
*Sans reparer l'outrage & l'affront
signalé,*

56 LE MERCURE

*Que par une injustice étrange,
Dont toute l'Europe a parlé,
Vous fistes au Prince d'Orange
Dans vostre dernier Demeuré?*



*Ne vous souvient-il plus avec
quelle furie
Vous fustes l'attaquer au milieu
de ses Gens,
Le saint jour de Pasques fleurie;
Et quelle horrible boucherie
Vous fistes des pauvres Flamans,
Qui vouloient défendre sa vie?*



*Pour luy,graces à son Cheval,
Qui l'a plus d'une fois secouru
dans la fuite ;
Il eut plus de peur que de mal,
Et par une sage conduite ,
Abandonnant son bagage & sa
suite ,
Il alla repasser à Bruges le Canal.*



Mais en estes-vous moins coupable ?

Et renvoyer ainsi ce Prince à sa Maison,

Confus, dans un état lugubre, pitoyable,

Sans luy faire aucune raison,

N'est-ce pas un crime effroyable,

Dont on ne peut jamais esperer le pardon ?



Je ne sçay qu'un moyen pour vous tirer d'affaire,

L'avis m'en est venu d'un sage Directeur ;

Mais à vous dire vray, Seigneur,

Sa Morale est un peu severe,

Et la chose pour un Vainqueur

Est assez difficile à faire.



Furez qu'estant vaincu dans quatre ou cinq Combats,

58 LE MERCURE

*Vous quitterez aux Flamans la
Campagne;*

*Que vous rendrez Saint Omer à
l'Espagne,*

*Que vous souffrirez tout des
Troupes d'Allemagne;*

Et cela fait, ne doutez pas

*Qu'on ne vous puisse absoudre de
tout cas.*

Ces Vers m'ont esté donnez
comme estant du Pere Comire
Jesuïte, qui en fait si bien de
Latins. C'est un Homme dont
le merite est connu. Il n'en
faut point d'autre preuve que
la correspondance qu'il entre-
tient avec tous les Sçavans, &
l'estime particuliere qu'a pour
luy M^r l'Évesque de Paderbon.
Le suffrage de ce grand Pré-
lat est un titre incontestable
de gloire pour tous ceux à qui

GALANT. 59

il croit qu'il soit juste de l'accorder.

Puis que nous sommes revenus à la Bataille de Cassel, il faut que je vous fasse part de ces Vers qu'a faits M^r Martinet, Ayde des Cerémonies, sur les Victoires de Son Altesse Royale.



A MONSIEUR,

Sur les Conquestes.

CASSEL estoit connu par ces
grandes journées,

Qui couvrirent d'honneur deux
Testes couronnées.

Sous le nom de PHILIPPE, également
heureux,

Si l'on vit triompher ces Princes
généreux,

60 LE MERCURE

*Superbes de leur Nom , & jaloux
de leur Gloire ,*

*Comme eux d'un pas hardy tu
cours à la Victoire ;*

*Mais ta rare conduite a dequoy
nous charmer ,*

*Tu cherches l'Ennemy sans quit-
ter Saint Omer.*

*Sans détacher les tiens du pied
de la muraille ,*

*Tu préviens le Secours , tu gagnes
la Bataille ,*

*Et tout couvert de sang , reviens
d'un pas vainqueur*

*Donner aux Assiegeans de la force
& du cœur.*

*Se voyant hors d'estat de defendre
la Place ,*

*Déjà les Assiegez ont recours à ta
grace :*

*D'une Ame si Royale on doit tout
esperer ,*

Et

GALANT. 61

*Et ta bonté est sûre à qui
veut l'implorer.*

*De ces fameux Héros tu ranimes
la cendre,*

*On croit en te voyant voir un au-
tre Alexandre:*

*Ta Valeur admirable, & tes Faits
inouis*

*Font reconnoître en toy le pur
sang de Loüis.*

*Viens bannir de nos cœurs la
trainte & les alarmes,*

*Au Vainqueur des Vainqueurs
viens consacrer tes Armes,*

*Des Drapeaux Ennemis viens
charger ses Autels,*

*Payer à ses grandeurs des Tributs
immortels,*

*Et par un humble aveu de sa
haute puissance,*

*Signaler & ton zèle & ta recon-
noissance.*

Tome V.

F

62. LE MERCURE

*Sans elle un coup fatal eust rompu
les accords*

*Qui tiennent attachez & ton
ame & ton corps ;*

*Laisse pour quelques jours respirer
ton Armée,*

*Et tandis que par tout la prompte
Renommée*

*Ira semel le bruit de tes travaux
guerriers ,*

*Viens respirer toy-mesme à l'ombre
des Lauriers.*

J'ajoute à ces Vers une Devise qui a esté faite pour Monsieur, & que beaucoup de Gens d'esprit ont estimée. Elle a pour corps une Lune qui entre dans les Signes du Soleil, & voicy les Paroles qui luy servent d'ame. *Sequitur vestigia Fratris.* Pardonnez-moy ces trois mots Latins, Madame. Quand ils se-

roient d'une Langue entiere-
ment inconnue pour vous,
vous n'aurez besoin pour les
entendre, que du dernier de
ces six Vers qui sont au dessous
de la Devise.

*Tant de Monstres divers ne
sçauroient arrester
Ce bel Astre dans sa carriere :
Mais plein de force & de lumiere,
Nous voyons que sans s'écarter,
Dés qu'il paroist sur l'Hemif-
phere,
Il suit fidèlement les traces de
son Frere.*

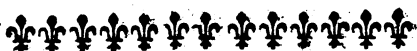
Je croy qu'il seroit difficile
de donner à Monsieur une
plus forte loüange. En effet,
suivre les traces du Grand
Loüis, c'est aller plus loin que

64 LE MERCURE

les plus fameux Conquerans n'ont jamais esté. Nos beaux Esprits s'exercent encor tous les jours sur une si vaste matiere. Je ne vous envoie point ce qui a esté imprimé, & qui pourroit n'estre point nouveau pour vous. Je m'arreste seulement à ce qui ne peut avoir esté veu que de fort peu de Personnes, & c'est par là que je vous fais part de ces Vers, où vous trouverez plus de naturel, que de cette élévation pompeuse qui a quelquefois plus de grands mots que de bons sens. Ils sont de M. de Mimur, dont le Pere est Conseiller au Parlement de Dijon. Ce jeune Gentilhomme fut donné pour Page de la Chambre à Monseigneur le Dauphin, dans le temps que Monsieur de Montausier fut

GALANT. 65

fait Gouverneur de ce Prince. Quoy que M. de Mimur n'eust pas encor dix ans, il passoit déjà pour un prodige. Il sçavoit parfaitement l'Histoire & la Chronologie; les Sciences les plus relevées luy estoient familières, & il en donna deslors d'assez glorieuses marques, en confondant plusieurs Personnes qui en présence d'un grand Prince, s'attachèrent à luy faire des Questions. Son mérite augmenta tous les jours, aussi-bien que sa modestie, qui l'auroit toujours empêché de laisser courir ces Vers, si ses Amis n'avoient eu assez de memoire pour en tirer une Copie malgré luy.



VERS IRREGULIERS
POUR LE ROY.

Quel desir pressant m'in-
quiete ,

Et quel jeune transport d'une ar-
deur indiscrete ,

Eleve mon esprit jusqu'au plus
grand des Rois ?

Quoy ! temeraire avec ce peu de
voix ,

Qui serviroit à peine à parler de
nos Rois .

Où du travail que fait l'Abeille

À au Mont Himette ,

Oserois-je chanter comme en moins
de deux mois

LOUIS a sçeu ranger trois Villes
sous ses Loix ?

Oserois-je conter la sanglante
Défaite

GALANT. 67

*Qui met le Flamand aux abois,
Et tant de surprenans Exploits,
Où n'auroit pas suffy le plus fa-
meux Poëte,
Que dans son heureux Siecle Au-
guste eut autrefois?*



*Non, à quelque dessein que mon
zele m'engage,
Je connois mon génie, & ne me
flate pas.*

*Je n'entreprendray point de tracer
une image*

*Qui le peigne aussi fier qu'on le
voit aux Combats*

*Attacher la Victoire incertaine
& volage,*

*Et la rendre constante à marcher
sur ses pas.*



*C'est cependant par ses derniers
progrés,*

Que la Frontiere de s'ormais

68 LE MERCURE

Verra le Laboureur dans sa fertile
terre

S'enrichir tous les ans des trésors
de Cérés ,

Et sans estre allarmé des mal-
heurs de la Guerre ,

Jouir en seureté des douceurs de la
Paix.



Venez montrer ce front où brille
la Victoire ,

Ramenez nos beaux jours , rame-
nez nos plaisirs ,

Revenez, & faites-nous croire

Que vous preferez nos desirs
Aux intérêts de vostre gloire.

Hé ! quoy tant de travaux avant
qu'à vos Vergers

Le Printemps ait rendu leur ver-
dure ordinaire ,

Ne pouvez vous satisfaire ?

Toujours nouveaux desseins , tou-
jours nouveaux dangers.

GRAND ROY, ménagez mieux
une teste si chere ,

Le Belge n'a que trop senty vostre
colere :

Prenez à l'avenir un peu plus de
repos ,

Et laissez désormais les Conquêtes
à faire ,

A l'ardeur que je vois dans un
jeune Héros

Qui cherche à se montrer digne
Fils d'un tel Pere

On ne peut douter que Sa
Majesté n'ait exposé sa Person-
ne à bien des périls , puis qu'il
ne s'est rien fait où l'on n'ait
marqué les alarmes de la Fran-
ce pour cet Auguste Monar-
que. Voyez-le encor, Madame,
dans cette Lettre de M. de Ram-
bouillet à M^r le Prince de Mar-
illac Grand-Maître de la Gar-

70 LE MERCURE
dérobe. Monsieur de Breteuil
l'a leuë au Roy, à qui elle n'a
pas déplû, & je croirois vous
dérober un plaisir, si je negli-
geois à vous l'envoyer.

+++++

A MONSIEVR LE PRINCE
DE MARSILLAC.

EPISTRE.

A V lieu de jeûner le Carefme,
D'estre avec un usage
blême,

*A faire vos Devotions,
Et vacquer à vos Stations,
Tout ce temps vous avez fait rage
Parmy le sang & le carnage,
Vous n'avez malgré les hazards,
Songé qu'à forcer des Ramparts;
Vous avez pris trois grādes Villes,
Des Flamans les plus seurs aziles;*

*Mesme vous avez fait périr
 Ceux qui venoient les secourir,
 Pour leur audace insolente,
 Dans une Bataille sanglante,
 Ce que les plus grands Conquerans
 A peine eussent fait en quatre ans.
 Louis, l'ame de ces merveilles
 Qui n'eurent jamais de pareilles,
 Trouve maintenant à propos
 Que les corps prennent du repos,
 Il a bien voulu leur permettre
 Quelque séjour pour se remettre.
 Luy cependant fait mille tours,
 L'ame veille, elle agit toujours,
 Et repasse sur toute chose,
 Pendant que le corps se repose.*

*Mais on dit que dans peu de tēps
 Vous allez vo⁹ remettre aux chāps;
 Où Diable allez-vous donc encore?
 Est-ce au Nort, est-ce vers l'Aurore?
 Voulez-vous vous mettre sur l'eau,
 Et passer la Mer sans Vaisseau?
 Les Dauphins de la Mer Baltique,*

72 LE MERCURE

*Les Baleines du Pole Arctique ,
(Ma foy vo^d n'aurez qu'à vouloir)
Viendront vos ordres recevoir,
Et sur le Zalandois rivage,
Vous mettront, Canon & Bagage.*

*Ce n'est pas si grand' chose enfin,
Vous avez bien passé le Rhin,
Cette barriere si terrible ,
Dont le passage est si pénible,
Que Rome maistresse de tout ,
A peine en vint jadis à bout.
Ayant LOUIS à vostre teste ,
Vous n'aurez rien qui vous arreste,
A ce Héros tout réussit ,
Tout luy succede, tout luy rit.
C'est par là que ceux dõt les venüs
Ne sont pas assez étendus ,
Exaltent autant son bonheur ,
Que sa prudence & sa valeur ,
Mais ce qu'ils disent , bagatelles.
Lors que les Ministres fidelles,
Dont avec soin on a fait choix,
Sont*

Sort au dessus de leurs Emplois ;
 Qu'avec justice on dispense ,
 Et la peine & la récompense ;
 Qu'on sçait toutes choses prévoir ,
 A tous les accidens pourvoir ,
 Et que jamais on ne viole
 Le Don sacré de sa parole ,
 Avec ces talens merveilleux ,
 Il est bien aisé d'estre heureux.

Cependāt pour trop entreprēdre,
 Vous pourriez plus perdre que
 prendre :

Il est vray qu'il faut que chacun
 Contribue au bonheur commun.

On doit sacrifier sa vie
 A la gloire de sa Patrie.

Ainsi, Seigneur, malgré les coups
 Que le Rhin vit tomber sur Vous,
 Tous les jours une ardeur nouvelle
 Vous fait exposer de plus belle.

Mais il est bon de regarder ,
 Qu'il ne faut pas tout hazarder,

G

74 LE MERCURE

*Et que les Testes couronnées
Doivent au moins estre épargnées.
Comment souffrez-vous que le Roy
(.Ie n'y pense point sans effroy)
Soit à toute heure aux mousquetades ,*

*Toujours en bute aux canonades?
Vous, Seigneur, qui matin & soir
Avez le bonheur de le voir ,
Vous sçavez, & devez luy dire ,
(Quoy que des Dieux sō s'ag il tire,
Qu'il soit le plus grād des Héros,)
Qu'il est pourtāt de chair & d'os,
Et qu'il a besoin d'une armure
La mieux trempée & la plus dure.*

*Si PHILIPPE n'en eût point mis,
Il n'eût pas sur ses ennemis
Dans cette Bataille fameuse
Remporté la Victoire heureuse .
Et nous verrions dans la douleur,
Madame qui rit de bon cœur.*

*L'armure pourtant la meilleure,
N'empêche pas qu'on n'y demeure.*

*Le Canon est encor plus fort ,
Turenne en a senty l'effort ,
Et Loüis sçait mieux que persõne ,
Que tout cede où le boulet donne.*

*Ainsi vous devez tout oser
Pour l'empescher de s'exposer.
Qui doit toujors estre le Maistre ,
En ce poinct ne doit jamais l'estre.*

*Le plus seur est de revenir ,
Rien n'a droit de vous retenir
Lors que des Beutez desolées ,
D'ennuis loin de vous accablées ,
Ne les finiront que le jour
Qu'elles vous verront de retour.*

Cet Article seroit mal finy ,
si je n'y joignois ces Vers qui
ont esté chantez devant le
Roy avec une entiere satisfac-
tion de tous ceux qui ont eu
le plaisir de les entendre.

*Grand Roy , fameux Héros à qui
tout est soumis ,*

76 LE MERCURE

*Tremblerons-nous toujours comme
vos Ennemis ?*

*Ne pourrons-nous jamais appren-
dre sans allarmes,*

L'étonnant succès de vos armes ?

*Laissez porter la guerre en cent
Climats divers ,*

Sans vous exposer davantage ;

*Mais vous serez plutôt Maître
de l'Univers ,*

Que de vostre Courage.

Ces Paroles sont de Monsieur de Frontiniere. Il est si connu de toutes les Personnes de qualité qui ont le goût des bonnes choses , qu'on ne sçau-
roit mieux louer ce qu'il fait,
qu'en disant qu'il en est l'Au-
teur. C'est luy qui a fait l'O-
péra de Narcisse , dont vous
avez oüy dire tant de bien.
Monsieur de Lully y travaille

avec beaucoup d'application; & comme on ne peut douter que sa Musique ne réponde à la douceur & à la beauté des Vers, on a sujet d'en attendre quelque chose de merveilleux. La plus grande partie des belles Paroles qui ont esté mises en Chant par Monsieur Lambert depuis plusieurs années, sont de ce mesme Monsieur de Frontiniere. L'Air de celles que je vous envoie, a esté fait par M^r Moliere. C'est un admirable Génie. Vous voyez bien que je vous parle de celuy qu'on appelle icy communément le petit Moliere. En verité, Madame, jay peine à vous pardonner vostre attachement pour la Province, puis qu'il vous a privée du

78 LE MERCURE

plaisir que vous auriez reçu de deux Opéra de sa composition qui ont esté chantez depuis deux ou trois ans dans une Maison particuliere , & dans la sienne. Le concours y a esté grand, & ils ont fait tant de bruit, que le Roy les a voulu entendre à Saint Germain. Ils y ont esté representez plus d'une fois, & Sa Majesté les a toujours écoutez avec une attention qui marquoit mieux que toute autre chose la satisfaction qu'Elle en recevoit. Aussi faut-il avoüer que le petit Moliere donne des agrémens bien particuliers à tout ce qu'il fait. Il exprime admirablement les passions, & il trouve des tons qui suffiroient seuls à faire connoître ce que les Acteurs representent. C'est ce qu'on

estimoit en luy dans le temps qu'il travailloit aux Balets du Roy (ce qu'il a fait longtemps seul , & depuis avec M^r de Lully , jusqu'à ce que ce dernier ait esté Surintendant de la Musique.) Il a toujourns pris soin de mesler ce que la Musique Française a de plus doux , avec le profond de la Science des Italiens ; & ce qui a esté un fort grand avantage pour luy, il n'a presque jamais travaillé que sur de belles Paroles. Celles de ces deux derniers Opéra qui ont eu pour sujet *les Amours de Cephale & de l'Aurore* , & *les Avantures d'Andromede* , sont de M^r l'Abbé Tallemant le jeune. Il me seroit inutile de vous parler de son merite & de son esprit, l'un & l'autre vous est connu. Je vous diray seule-

80 LE MERCURE

ment que si vous aviez entendu les Vers de ces deux Ouvrages de Theatre, vous connoistriez qu'ils répondent parfaitement aux belles choses que vous avez déjà veuës de luy. On y a remarqué un art merveilleux ; & ce qui a fort contribué à les rendre aussi agreables qu'ils sont, c'est qu'il a trouvé moyen d'en retrancher les Personnages, qui n'estant point interessez dans le sujet de la Piece, ne peuvent jamais estre qu'ennuyeux. Je reviens aux Paroles de M^r de Frontiniere. Elles ont esté chantées devant le Roy par la petite Mademoiselle Jaquier. C'est un Prodige qui a parû icy depuis quatre ans. Elle chante, à Livre ouvert, la Musique la plus difficile. Elle l'accompa-

gne, & accompagne les autres qui veulent chanter, avec le Claveffin dont elle jouë d'une maniere qui ne peut estre imitée. Elle compose des Pieces, & les jouë sur tous les tons qu'on luy propose. Je vous ay dit, Madame, qu'il y a quatre ans qu'elle paroist avec des qualitez si extraordinaires, & cependât elle n'en a encor que dix. Je ne sçay si en la voyant, vous ne diriez point ce qu'on a entendu dire à un des plus beaux Esprits que nous ayõs. Il la regardoit, surpris de tous ces miracles, il dit agreablement, *qu'il voyoit bien que c'estoit elle, mais qu'avec tout cela il n'en voudroit pas jurer.* Si nous estions au temps où l'on croyoit les Siphes & les Gnomes, on pourroit douter que ce n'en fust

une production. Toutes celles qui touchent le Claveffin , & dont le nombre est grand , ont fait ce qu'elles ont pû pour la surprendre , & ont esté ensuite contraintes de l'admirer comme les autres , ou d'attribuer à la Magie ce qu'elles ne peuvent faire comme elle.

Je passe à une Avanture qui merite bien que vous l'appreniez. Un Cavalier qui se fait appeller Marquis , & que l'on prendroit pour cela , à ses airs & à ses manieres , d'un bout à l'autre des Thuilleries , devint amoureux d'une Dame qui a de la jeunesse , de la bauté & de l'esprit. Il aima , il fut aimé. Jusques-là il n'y a qu'honneur , tout est dans les Regles ; mais comme il est assez rare que l'Amour laisse jouir les Amans

d'une longue tranquillité , & que le relâchement commence toujours par quelqu'une des Parties , le Cavalier (à la honte de son Sexe) commença à se rellementir ; ses Visites devinrent moins frequentes , ses soins moins empressez ; & les Amis de la Dame qui estoient en état de juger sainement de la conduite du Marquis, parce qu'ils ne s'estoient pas laissé ébloüir comme elle à ses grands airs, & à l'éclat de son merite, n'eurent pas de peine à s'appercevoir de la diminution de sa tendresse. Une de ses Amies se chargea du soin de l'en avertir (Commission dangereuse, & qui attire d'ordinaire plus de haine que de reconnoissance.) Elle s'y prit pourtât d'une maniere assez délicate ; il y eust eu de la

84 LE MERCURE

grossiereté, & mesme de la dureté, à luy dire tout d'un coup qu'elle n'estoit plus aimée, & que tout le monde connoissoit que le Marquis en faisoit sa Dupe. La Morale est d'un grand secours dans ces sortes d'occasions : on ne fait ses applicatiōs que quand on veut, & cependant on a la liberté de dire que les Hommes de ce temps-cy sont faits d'une étrange maniere ; que les Femmes sont bien folles de conter sur leur fidélité, & mille autres choses qui ne sont que trop véritables. Ce fut à peu près le discours que cette Dame tint à son Amie. D'abord cela se passa en plaisanterie, elle en convint, ou du moins elle fit semblant d'en cōvenir, parce qu'il y avoit un Homme present

present à cette conversation , à qui elle estoit bien aise de faire la guerre ; mais enfin la chose fut tout de nouveau si fort rebatuë apres son départ , que la Dame regardât son Amie avec quelque sorte d'inquietude, ne pût s'empescher de luy demander pourquoy elle traitoit cette matiere si à fond, & si elle avoit appris quelque chose du Marquis qui luy en fist craindre pour elle quelque mauvais tour. Cette Amie répōd qu'elle ne sçait rien de positif, qu'elle sçait seulement qu'il a beaucoup de vanité , & qu'elle gageroit bien que si on luy donnoit un Rendez-vous par un Billet de la part d'une Incōnuë, il se feroit une agreable affaire d'y courir , & que peut-estre mesme il ne se defendroit pas

de la sacrifier, si la nouvelle conquête avoit du brillant. La Dame qui aimoit le Marquis, préd fortémēt son party; & sur cette contestatiō, elle voit entrer une aimable Provinciale de ses intimes Amies, qui n'estoit que depuis deux jours à Paris. On la fait arbitre du Diferéd. La Belle, que quelque intrigue particuliere n'avoit pas trop bien persuadée de la probité des Hommes, se declare contre le Marquis. L'affaire consistoit en preuve, & l'expédient en fut trouvé. La Provinciale avoit de l'esprit & de la beauté; elle étoit incōnuë au Marquis & on convint qu'elle luy donneroit un Rédez-vous où elle se trouveroit avec la Dame, qui déguisée en Suivante, seroit témoin de tout ce qui se passe-

roit. La chose est exécutée sur l'heure ; on fait écrire le Billet, & il est porté chez le Marquis par un Grifon qui a ordre de le laisser au premier qui luy ouvrira, & de s'en revenir sans attendre de Réponse. Ce Billet paroissoit d'une Dame qui avoit disputé long-temps entre sa pudeur & le mérite du Cavalier , & qui après beaucoup de résistance inutile, n'avoit pû s'empescher de luy donner un Rendez - vous au lendemain dans l'Allée la plus écartée des Thuilleries , où elle devoit luy apprendre des choses auxquelles elle ne pouvoit penser sans rougir. Le papier , la cire , la foye , le chiffre , le caractère , enfin tout sentoit son bien ; & il y avoit dans la Lettre de certaines manieres de s'exprimer,

qui faisoient juger que la Dame n'avoit pas moins de qualité que d'esprit. Le Marquis trouve cette Lettre à son retour, l'ouvre avec empressement, la lit, la relit, & croyant tout possible sur la foy de sa vanité, il ne songe plus qu'à se mettre en état de faire une entrée pompeuse & magnifique dans le cœur d'une Dame qu'il veut croire tout au moins Duchesse. La Broderie, le Point de Frāce, les Plumes, une Perruque neuve, enfin rien n'est épargné. Un Valet de chambre a ordre de tenir tout prest pour cette grande journée ; & apres que le Marquis a fait plus d'un jugement temeraire sur quelques Dames qu'il soupçonne de la Lettre & du Rendez-vous, il se couche & s'endort sur l'a-

greable pensée dont il se flate, qu'il doit estre le lendemain le plus heureux de tous les Hommes. Ce lendemain si désiré arrive, il se met sous les armes, & apres avoir consulté 4. ou cinq fois son Miroir, & tout ce qu'il a de Laquais chez luy, il monte en Carosse, & se fait mener aux Thuilleries. L'Allée du Rédez-vous estoit si bié designée qu'il ne s'y pouvoit tromper. L'aimable Provinciale arrive un moment apres avec la Dame interessée: l'une dans une propreté qui donnoit un nouvel éclat aux agrémens de sa personne, & l'autre assez negligée pour ne démentir point le personnage qu'elle s'estoit resoluë de joier. Ce ne fut pas un leger sujet de chagrin à cette dernière, de voir la diligence de son

Amant à se trouver au lieu qui luy avoit esté marqué pour le Rendez-vous. Elle ne doute plus de ce qu'il est capable de faire contre elle; & pour n'estre point détrôpée, il ne s'en faut guere qu'elle ne souhaite que quelque rencontre impréveuë oblige le Marquis à se retirer. Elle demande un peu de temps à son Amie pour se remettre de l'émotion que cette aventure luy cause. Elle l'observe, & si le hazard fait entrer quelque Dame dans l'Allée où il se promene seul, elle est au desespoir de voir avec quelle misterieuse complaisance pour luy-mesme il se prepare à recevoir l'heureuse declaration qu'il attend. Ce sont saluts redoublez à chaque personne bien faite qui passe; & à la maniere chagrine.

dont elle voit qu'il se détourne quand il connoist que ce n'est point à luy qu'on en veut, elle juge de la disposition où il est de luy manquer de fidelité. Enfin l'impatience la prend, elle a trop fait pour n'achever pas. La belle Proviñciale qui n'attendoit que son consentement pour s'acquiter de son rôle, entre dans l'Allée du Marquis, avance lentement vers luy, le regarde, s'arreste, & apres avoir donné lieu à quatre ou cinq gracieuses reverences qu'elle luy fait, elle luy demande ce qu'il peut penser d'une Dame qui le prévient par des declarations si cōtraires à la retenüe de sō Sexe. Quoy que ce qu'elle avoit à dire fust concerté, la matiere estoit délicate, & elle ne put commencer à la traiter,

92 LE MERCURE

fans sentir un je ne ſçay quel trouble qui meſſoit beaucoup de pudeur à l'effort qu'elle ſembloit faire ſur elle-meſme. Le Marquis eſt charmé de l'embarras où il la voit. Il ſ'applaudit, réitere ſes reveréces, & luy faiſant deviner qu'il n'oſe rien dire à cauſe qu'il eſt écouté de la Suivante, il apprend d'elle que c'eſt une Fille pour qui elle n'a rien de caché, & dont le ſecours luy eſt neceſſaire pour la liaiſon qu'elle veut prendre avec luy. Grandes proteſtations d'une eternelle recōnoiſſance. Elles ſont ſuivies de la plus inſtante priere de luy laiſſer voir l'aimable perſonne à qui il eſt redevable de tant de bontez. L'adroite Provinciale répond que quoy qu'elle tienne un rang aſſez conſiderable dans le

monde , il sera difficile qu'il la connoisse, parce qu'ayant toujours aimé la retraite, elle a vécu jusques là pour ses plus particulieres Amies; que son merite la force à ne vouloir plus vivre que pour luy; & que s'il est discret , il trouvera en l'aimant toutes les douceurs qu'on peut esperer de la plus sincere correspondance. Tout cela est dit d'un air modeste & embarrassé, qui achevant de charmer le pauvre Marquis, redouble l'impatience qu'il a de voir si son visage répond à l'idée qu'il s'en est formé. Elle oste son Loup; & cōme elle a beaucoup de brillant , & qu'un peu de rougeur avoit donné une nouvelle vivacité à son teint , elle paroist aux yeux du Marquis la plus belle Personne qu'il ait jamais

veuë. Il ne trouve point de termes à luy exprimer son ravissement. Il est charmé, il meurt pour elle, & voudroit estre en lieu de pouvoir se jeter à ses genoux pour la remercier cōme il doit des favorables sentimens qu'elle luy témoigne. Elle remet son Masque, & profitant de l'effet qu'ont produit ses charmes, elle luy fait cōnoistre que quoy qu'elle n'ait pû vaincre le penchant qui luy a fait faire un pas si dangereux contre l'intérêt de sa gloire, elle a une délicatesse qui ne luy permet pas de s'accommoder d'un cœur partagé; qu'elle sçait qu'il a de l'attachement pour une Dame en qui elle veut croire beaucoup de merite, mais que cet attachement est si fort incompatible avec celui qu'elle

luy demande , que s'il ne peut obtenir de luy de rompre , il ne doit jamais esperer de la revoir. Le Marquis la laisse à peine achever. La Dame qu'elle luy a nommée le touche si peu, qu'il ne manquera point de pretexte pour la rupture, & il n'y a point de sacrifice qu'il ne luy fasse pour se rendre digne de ses bontez. Jugez si la fausse Suivante qui entendoit tout, passoit bien son temps. Sur cette assurance force promesses de part & d'autre de s'aimer eternellement. On prend des mesures pour se voir. L'aimable Provinciale nomme un lieu connu où le Marquis se trouvera seul dès le soir mesme entre onze heures & minuit, & où sa Suivante aura soin de le venir prendre pour le mener chez elle à dix

pas de là. En même temps il entre du monde dans l'Allée. Elle en prend occasion de se separer du Marquis , oste son Loup de nouveau, & luy disant un adieu tendre des yeux , le laisse le plus amoureux de tous les Hommes. Il arreste la fausse Suivante, la cõjure de luy estre favorable , & luy fait entendre qu'elle n'aura pas lieu de se plaindre de son manque de liberalité. C'est le dénouement de la Piece. La Suivante luy répond de tous les bons offices qu'il en doit attendre, & se cõtente apres cela de se démasquer. Jamais il n'y eut rien de pareil à la surprise du Marquis. On l'a rendu infidelle, & il voit qu'il n'en remporte que la hõte de l'estre inutilement. Et puis, Madame, fiez-vous aux Hommes.

mes. A parler sinceremēt aussi bien dans vostre beau Sexe que dans le nostre , il y a toujours à risquer ; mais la veuë du peril n'empesche pas qu'on ne s'y expose , & on ne se defend pas d'aimer quand on veut. La complaisance , les petits soins, les manieres tendres , autant d'écüeils pour la liberté. C'est ce qu'a dit fort agreablement l'Illustre Madame des Houlieres dans ce Rondeau que je vous envoie.

R O N D E A U

DE MADAME DESHOVLIERES
à une de ses Amies.

*C*ontre l'Amour voulez-vous
vous defendre ?
Empeschez - vous & de voir &
d'entendre

Tome V.

I

98 LE MERCURE

*Gens dont le cœur s'exprime avec
esprit.*

*Il en est peu de ce genre maudit ,
Et trop encor pour mettre un cœur
en cendre.*



*Quand une fois il nous plaît de
nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent
un air tendre ,
On lit en vain tout qu'Ovide
écrit*

Contre l'Amour.



*De la raison on ne doit rien at-
tendre ;
Trop de malheurs n'ont sçeu que
trop apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur
agit ;
La seule fuite, Iris, nous garantit,
C'est le party le plus utile à prédre
Contre l'Amour.*



Le génie de Madame Deshoulières n'est pas borné à ces sortes de petits Ouvrages. Il est capable de tout, & pour en estre persuadée, examinez je vous prie cet Idylle qu'elle donna il y a quelque temps à ses Amis. Il doit estre suivy de quelques autres qu'on me promet d'elle, & dont je ne manqueray pas à vous faire part.



LES MOVTONS,

IDYLLE.

H*Elas, petits Moutons, que
vous estes heureux !
Vous paissiez dans nos champs sans
soucy, sans allarmes,
Aussi-tost aimez, qu'amoureux.*

100 LE MERCURE

*On ne vous force point à répandre
 des larmes ;
 Vous ne formez jamais d'inutiles
 desirs ,
 Dans vos tranquilles cœurs l'A-
 mour fuit la Nature ,
 Sans ressentir ses maux vous avez
 ses plaisirs ,
 L'Ambition, l'Honneur, l'Interest,
 l'Imposture ,
 Qui font tât de maux parmy nous,
 Ne se rencontrèt point cheZ vous.
 Cependant nous avons la raison
 pour partage ,
 Et vous en ignorez l'usage ;
 Innocens animaux , n'en soyez
 point jaloux ,
 Ce n'est pas un grand avantage.
 Cette fiere raison dont on fait tant
 de bruit ,
 Contre les Passions n'est pas un
 seul remede ,*

*Un peu de Vin la trouble , un En-
fant la séduit ,*

*Et déchirer un cœur qui l'appelle
à son aide ,*

Est tout l'effet qu'elle produit.

*Toujours impuissante & severe,
Elle s'oppose à tout, & ne surmon-
te rien ;*

*Sous la garde de vostre Chien ,
Vous devez beaucoup moins re-
douter la colere*

*Des Loups cruels & ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle
Chimere ,*

*Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre
comme vous faites ,*

*Dans une douce oysiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux estre
comme vous estes ,*

*Dans une heureuse obscurité ,
Que d'avoir sans tranquillité
Des Richesses, de la Naissance,*

102 LE MERCURE

*De l'Esprit & de la Beauté?
Ces pretendus trésors dont on fait
vanité*

*Valent moins que vôtre indolëce.
Ils nous livrent sans cesse à des
soins criminels,*

*Par eux plus d'un remords nous
ronge,*

*Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux & nous passe-
rons comme un songe.*

*Il n'est dans ce vaste Vnivers
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'icy bas la Fortune
décide,*

*Selon ses caprices divers
Tout l'effort de nostre Prudence
Ne peut nous dérober au moindre
de ses coups.*

*Paissez, Moutons, paissez sans re-
gle, sans science,
Malgré la trompeuse appa-
rence,*

*Vous estes plus heureux & plus
sages que nous.*

Je ne vous diray rien à l'avantage de cet Idylle , sinon qu'un des plus grâds Hommes que nous ayons , aussi considerable par son Esprit que par sa Dignité , apres l'avoir leu plus plus d'une fois, écrivit ces propres mots au dessous de la Copie qu'on luy en montra.

Ces Vers sont de la derniere beauté & dans la derniere justesse ; & quoy que la Morale en soit fine & délicate , & les raisonnemens forts , il y a neantmoins un certain air de tendresse répandu dans toute la Piece qui la rend tout-à-fait charmante.

Je vous ay déjà mandé, Madame, que Monsieur le Duc du

Maine estoit allé prendre des Eaux à Barrege. Voicy quelques particularitez que j'ay sçeuës de son Voyage. Il est party accompagné de Madame de Maintenon, à qui un merite extraordinaire soutenu de l'esprit & de la beauté avoit acquis l'estime de tout le monde dès le temps qu'elle estoit Femme de M^r Scarron. Sa vertu incorruptible à tout ce qu'il ya de plus dangereux pour les Personnes aussi bien faites qu'elle est, fut un charme pour la feuë Reine Mere, qui la voyant sans biens apres la mort de son Mary, luy donna une pension considerable. Elle est de la Maison d'Aubigny. Ce Nom est assez connu dans l'Histoire, & il auroit suffi seul à luy faire meriter l'honneur que Sa Majesté luy

a fait de luy confier l'éducation de Monsieur le Duc du Maine. Ce jeune Prince arriva avec elle à Cognac il y a environ un mois. M^r d'Aubigny son Frere, qui est Gouverneur de la Ville & du Chasteau , n'oublia rien pour le recevoir avec tous les honneurs deus à une Personne de son rang. Il fit monter à cheval cent Gentilshommes de la Province, avec lesquels il alla au devant de luy à plus d'une lieue de Cognac. Monsieur le Duc du Maine y entra au bruit des Boëtes & des Moufqueta- des que toute la Bourgeoisie qui estoit sous les armes dé- chargea à son arrivée. Il prit beaucoup de plaisir à voir une Compagnie d'Enfans ve- stus en dragons , qui firent Garde devant la porte de sa

Chambre , pendant les deux jours qu'il s'arresta à Cognac. Il se rendit de là à Jonzac , où la Comtesse de ce nom le reçut & le regala magnifiquement à Souper. Il continua sa route le lendemain , & vint coucher à Blaye. Ce ne fut pas sans entendre la décharge du Canon, & de toute l'Artillerie du Château. Monsieur le Duc de Roquelaure , & Monsieur de Séve Intendant de Guyenne, s'y estoient rendus avec les Jurats Deputez de Bordeaux pour l'assurer de la joye qu'on auroit de l'y recevoir. Il y arriva le lendemain. Les Complimens de la Ville luy furent portez par Mr de la Lande Premier Jurat qui luy fut présenté à la descente de la Maison Navale , par Monsieur le Comte

de Montaigu. Ce jeune Prince alla le soir se promener à cheval sur le Quay des Chartreux, accompagné de Monsieur le Duc de Roquelaure, & au retour il entra dans le Chasteau Trompette, où toute la Garnison se trouva dans la Place sous les armes. M^r Cesar Ayde Major estoit à la teste en l'absence du Major. L'impatience d'être à Barrege le fit partir dès le lendemain, malgré les instances & les prieres qui luy furent faites de s'arrester quelques jours à Bourdeaux pour s'y délasser des fatigues de son Voyage. On luy vouloit donner le divertissement d'une Tragedie Francoise qui avoit esté représentée avec grād succès depuis quinze jours par les Escoliers du College de Guyenne. M^r l'Ab-



bé Bardin qui en est Principal, & à qui un long usage du grand monde a des long-temps appris à bien faire les choses qui le regardent, avoit pris des mesures si justes, que la belle Assemblée de l'un & de l'autre Sexe qui se trouva à ce Spectacle, en sortit avec une extrême satisfaction. La propreté des Acteurs répondoit à la grace avec laquelle ils s'acquiterent tous de leurs Rôles, & on admira sur tout deux Enfans qui firent un remerciement à Monsieur le Duc de Roquelaure d'un petit air fier qui surprit & charma tous ceux qui les entendirent. L'Aîné n'a encore que six ans, & ils sont tous deux Fils de Monsieur de Seve Intendant de cette Province. Je ne vous dis rien de son mérite,
il

il vous est connu , & vous n'ignorez pas qu'il est Fils de feu M^r de Seve Conseiller d'Etat, qu'on a veu trois fois Prevost des Marchands. On ne peut executer les Ordres du Roy ny avec plus de zele qu'il en montre pour le service de Sa Majesté, ny avec un aplaudissement plus general de tous ceux qui les reçoivent de luy. Cependant, Madame , vous croirez que la Tragédie dont je vous parle a esté quelque chose de fort provincial, & vous aurez de la peine à estre persuadée que les Muses Gasconnes approchent de la politesse de celles que le Roy a bien voulu loger dans le Louvre. Perdez cette pensée, & jugez de ce qu'a pû estre la Piece par ces Vers qui devoient servir de

110 LE MERCURE
compliment à Monsieur le Duc
du Maine, s'il eust eu le temps
d'en voir une Représentation.

Q*Voy qu'il nous soit fort glo-
rieux,*

*Prince, de vous voir en ces lieux,
Nous avons interest à trouver des
obstacles*

*Pour retenir le desir curieux
Qui vous attire à nos Spectacles.
Nous connoissons le sang des Demy
Dieux,*

*Il est accoustumé de tout temps aux
Miracles,*

*Et nous n'en venons point étaler à
vos yeux.*

*C'est d'une tragique Avanture
La triste & fidelle peinture
Que nous avons à vous offrir.
Les rares qualitez qu'en vous
chacun admire,*

GALANT. III

*Nous donneroient sans-doute assez
à discourir ;*

*Mais nous n'en disons rien , pour
avoir trop à dire.*



*Pour parler dignement de vous,
Nous voulions en ces lieux faire
venir la Gloire ,*

*Mais (& vous n'aurez pas de pei-
ne à nous en croire)*

*Elle n'a point de temps à perdre
avecque nous.*

*Pour l'Auguste LOÛIS elle est toute
occupée ,*

*Elle ne peut le quitter un moment,
Et pour aucun Héros jamais atta-
chement*

*Ne rendit moins son attente
trompée.*

*Si ce grand Conquerant l'eust
laissée en pouvoir*

*De se donner quelques jours de re-
lâche ,*

K ij

*Prince, vous l'aurez venue icy vous
recevoir ,*

*Mais on peut à ce prix se passer
de la voir ,*

Et cela n'a rien qui vous fâche.

Tandis que je suis en Province, il faut que je vous fasse part d'un Mariage qui s'est fait à Grenoble , où Monsieur le Comte de Montoison a épousé depuis peu Mademoiselle de Chevrieres , Fille du Second President de ce Parlement. Il est de l'Illustre Maison de Clermont , & un des Descendans de Philibert de Montoison, appelé le Gentil Montoison, qui fit si bien à la Bataille de Fournouë , & auquel le Roy Charles VIII. dit ces paroles dans l'ardeur du combat, *A la reconse, Montoison.* Ce qui a depuis

servy de devise à cette Famille. Mademoiselle de Chevrieres n'est pas moins considérable par sa beauté & par les qualitez de son esprit , que par sa naissance. Elle parle bien, écrit juste , entend l'Italien , fait des Vers dans l'occasion , & a un discernemēt merveilleux pour les bonnes choses. Elle est Sœur de Monsieur le Comte de S. Valier Capitaine des Gardes de la Porte du Roy , & de M^r l'Abbé de Chevrieres Aumônier de Sa Majesté.

M^r Delrieu qui a acheté la Charge de Maître-d'Hostel ordinaire du Roy qu'avoit M^r Sanguin, s'est aussi marié icy depuis quelques jours, & a épousé Mademoiselle de Montmor, Sœur de Madame de Bertillac. Elle est jeune , brune, bien fai-

114 LE MERCURE

te , & Fille de M^r de Montmor Doyen de Messieurs les Maistres des Requestes, & l'un des Quarante de l'Académie Française. M^r Delrieu luy a fait des Présens tres-considérables en se mariant , & a traité tous les Conviez dans sa belle Maison de S. Clou avec une magnificence extraordinaire.

Mademoiselle d'Orleans est allée à Eu , & y a mené Mademoiselle de Bréval , dont elle veut prendre soin à present qu'elle n'a plus de Mere. Vous sçavez , Madame , que Mademoiselle de Bréval est Nièce de M^r l'Archevesque de Paris. Elle est tres-jeune , a un fort grand brillant de beauté , une vivacité d'esprit merveilleuse , & toutes les qualitez qu'on peut souhaiter dans une Per-

sonne de sa naissance. Elle ne pouvoit les faire éclater plus avantageusement qu'aupres d'une Princesse dont la conduite a toujours esté un exēple de pieté & de vertu, & qui par mille preuves de générosité se plaist tous les jours à faire voir qu'elle a l'Ame toute Royale, & qu'il n'y a rien de plus élevé que son cœur.

Je ne sçay, Madame, si on vous aura appris que le Roy a donné depuis peu un nouveau Premier President au Parlemēt de Bretagne. Monsieur d'Argouge qui l'estoit, s'est démis volontairement de cette Charge. C'est un Homme tres-sage, qui estoit fort estimé de la feu Reyne Mere, & qui a bien servy le Roy dans les Etats de Bre-

tagne. Sa Majesté l'a fait Conseiller d'Etat ordinaire, & a mis en sa place M^r Phelipeaux de Pontchartrain, qui estoit Conseiller au Parlement. On ne peut douter de son merite, puis qu'un Employ de cette importance ne se donne jamais qu'à des Personnes qui en ont infiniment. Il est de la Maison de la Vrillierie, c'est à dire d'une des plus grandes & des meilleures Familles de la Robe; on peut mesme adjoûter d'une Famille pieuse, puis que tous ceux de la Maison de Hodic qui en sont, vivent dans une régularité exemplaire dont tout le monde est édifié.

Monsieur l'Abbé Colbert, qui employe ses meilleures heures à l'étude, & qui en fait

son plus agreable attachemēt,
donna il y a quelques jours des
marques de sa haute suffisance
par un excellent Discours La-
tin qu'il fit dans la grande Salle
de Sorbonne, à l'ouverture des
Sorboniques. La nombreuse
Assemblée qui s'y trouva, com-
posée en partie de Cardinaux,
de Prélats, & de Personnes de
la premiere Qualité, ne pût as-
sez admirer l'éloquence avec
laquelle il fit connoître com-
bien la protection que le Roy
donne aux Docteurs de la Fa-
culté & de la Maisō, leur estoit
avantageuse & pour le maintiē
de leurs Privileges, & pour cō-
server les Sciences Ecclesiasti-
ques dans toute leur pureté. Il
est Prieur de Sorbonne. Les
Docteurs & les Bacheliers de

la Société font ordinairement cette élection par la voye du Scrutin ; mais M^r l'Abbé Colbert, dont le mérite porte pour luy une recommandation toute particuliere, a esté élu de vive voix. Tout le monde le souhaitoit, & tout le monde le nomma en même temps. Si vos Provinciaux vous demandent ce que c'est qu'estre Prieur de Sorbonne, vous leur pourrez dire, Madame, que c'est une élection qui se fait au commencement de chaque Licence, que la Licence dure deux ans ; que le Prieur a le premier rang dans toutes les Assemblées de Sorbonne, où il recueille les suffrages, & conclut ; qu'il préside aux Sorboniques, en assigne le jour, ouvre

la premiere par une Harangue, & ferme la derniere par une autre. Je croy vous entendre dire en lisant cela, que n'ayant aucune envie de vous mettre du nombre des Bacheliers & des Docteurs, il ne vous importe guere de sçavoir ce qui les regarde; vous voyez aussi que je tranche court. Venons aux Vers que M^r de Corneille l'aîné a presentez au Roy sur ces Conquestes. Je pourrois me dispenser de vous les envoyer, parce qu'ils sont imprimez; mais comme ils ne le sont qu'en feuille volante, il est bon de vous donner lieu de les conserver; & d'ailleurs si le mot de *Parélie* a embarrassé quelqu'une de vos Dames de Province, vous leur en ferez voir l'explication dans le chã-

120 LE MERCURE
gement des deux Vers où ce
mot estoit employé.



SUR LES VICTOIRES
DU ROY.

IE vous l'avois bien dit , Enne-
mis de la France ,
*Que pour vous la Victoire auroit
peu de constance ,
Et que de Philisbourg à vos armes
rendu
Le pénible succès vous seroit cher
vendu.
A peine la Campagne aux Zé-
phirs est ouverte ,
Et trois Villes déjà reparent nostre
perte ;
Trois Villes dont la moindre eust
pû faire un Etat ,
Lors que chaque Province avoit
son Potentat ;*

Trois

Trois Villes qui pouvoient tenir
 autant d'années ,
 Si le Ciel à LOÛIS ne les eust
 destinées ,
 Et comme si leur prise étoit trop
 peu pour nous ,
 Mont-Cassel vous apprend ce que
 pesent nos coups.
 LOÛIS n'a qu'à paroistre, & vos
 Murailles tombent ,
 Il n'a qu'à donner l'ordre, & vos
 Héros fu. combent ;
 Et tandis que sa gloire arreste en
 d'autres lieux
 L'honneur de sa presence, & l'ef-
 fort de ses yeux ,
 L'Ange de qui le bras soutient son
 Diadème
 Vous terrasse pour luy par un au-
 tre luy-mesme ,
 Et Dieu pour luy donner un ferme
 & digne appuy ,

122 LE MERCURE

Ne fait qu'un Conquerant de
PHILIPPE & de luy.

Ainsi quand le Soleil sur un
épais nuage ,

Pour se faire un second , imprime
son image ,

Leur hauteur est égale , & leur
éclat pareil ,

Nous voyons deux Soleils qui ne
sont qu'un Soleil :

Sous un double dehors il est tou-
jours unique ,

Seul maistre des rayons qu'à l'au-
tre il communique ,

Et ce brillant portrait qu'illumine
ses soins

Ne brilleroit pas tant , s'il luy
ressembloit moins.

Mais c'est assez, Grand Roy, c'est
assez de Conquestes ,

Laisse à d'autres saisons celles où
tu t'apprestes :

GALANT. 123

*Quelque juste bonheur qui suivro
tes projets,*

*Nous envions ta veüe à tes nou-
veaux Sujets.*

*Ils bravent tes Drapeaux, tes Ca-
nons les foudroyent,*

*Et pour tout chastiment tu les vois,
ils te voyent ;*

*Quel prix de leur défaite, & que
tant de bonté*

*Rarement accompagne un Vain-
queur irrité !*

*Pour nous , qu'ne mettons nostre
bien qu'en ta veüe ,*

*Vange - nous du long-temps que
nous l'avons perdue ,*

*Du vol qu'ils nous en font vien
nous faire raison ,*

*Ramene nos Soleils dessus nostre
Orison :*

*Quand on vient d'entasser victoi-
re sur victoire,*

L 2

124 LE MERCURE

*En moment de repos fait mieux
gouter la gloire,*

*Et je te le redis, nous devenons
jaloux*

*De ces mesmes bonheurs qui t'éloi-
gnent de nous.*

*S'il faut combattre encor, tu peux
de ton Versailles*

*Forcer des Bastions, & gagner des
Batailles,*

*Et tes Pareils, pour vaincre en ces
nobles hazards,*

*N'ont pas toujourns besoin d'y por-
ter leurs regards.*

*C'est de ton Cabinet qu'il faut que
tu contemples*

*Quel fruit tes Ennemis tirent de
tes Exemples,*

*Et par quel long tissu d'illustres
actions,*

*Ils sçauront profiter de tes ins-
tructions.*

Egalez en six mois l'effet de six
 semaines ;
 Vous seriez assez forts pour en ve-
 nir à bout ,
 Si vous ne trouviez pas nostre
 grand Roy par tout.
 Par tout vous trouverez son ame,
 & son ouvrage ,
 Des Chefs faits de sa main , for-
 mez sur son courage ,
 Pleins de sa haute idée, intrépi-
 des , vaillans ,
 Jamais presque assaillis , toujours
 presque assaillans ;
 Par tout de vrais François , Sol-
 dats dès leurs enfance ,
 Attachez au devoir , prompts à
 l'obeissance ;
 Par tout enfin des cœurs qui sça-
 vent aujourd'huy
 Le faire par tout craindre , & ne
 craindre que luy.

126 LE MERCURE

*Sur le Zele , Grand Roy , de ces
 ames guerrieres,
 Tu peux te reposer du soin de tes
 Frontieres,
 Attendant que leur bras vain-
 queur de tes Flamans,
 Mesele un nouveaux triomphe à
 tes délassemens.
 Qu'il réduisse à la Paix la Hol-
 lande & l'Espagne,
 Que par un coup de Maistre il
 ferme ta Campagne ,
 Et que l'Aigle jaloux n'en puisse
 remporter
 Que le sort des Lions que tu viens
 de dompter.*

Ces Lions n'ont pû estre
 domptez, qu'il ne nous en ait
 cousté un peu de sang ; & voi-
 cy une Avanture que ce sang
 répandu a produite.

*Passer , Héros , passez , venez
 courir nos Plaines ,*

La Femme d'un Capitaine d'Infanterie parut un parfait modele d'amour conjugal, tant que son Mary vécut. Ses Voisins, ses Parens, & ses Amis, n'étoient occupez qu'à essuyer les larmes qu'elle versoit quand il partoit pour l'armée. Le moindre bruit d'une Bataille, ou d'un Siege la desesperoit, elle en pouffoit des cris qui faisoient compassion à tout le monde, & rien n'eust égalé la haute réputation où la mettoit une si juste tendresse, si elle fust morte avant son Mary; mais par malheur pour sa vertu, un coup de Mousquet ayant emporté ce cher Epoux, cette passion si légitime & si violente se démentit. Après avoir pleuré quelques jours, elle s'ennuya de pleurer, ses lamentations

cesserent, & on n'eut pas de peine à connoître que la douleur qu'elle montrait de sa mort, estoit beaucoup moindre que l'artifice qu'elle avoit eu pour faire croire qu'elle l'aimoit. Comme elle ne se trouva pas en état de subsister dans le monde apres sa mort, parce qu'il avoit mangé presque tout son Bien d'as le Service, ses Parens & ses Amis crurent qu'il n'y avoit aucun party à prendre pour elle, que celui de se retirer dans un Couvent; mais elle estoit bien faite, la retraite ne l'accommodoit pas, & elle jugea plus à propos de suivre le conseil d'une foule de Soupirans, qui luy persuaderent sans peine qu'on ne manquoit point d'argent quand on se vouloit servir de sa beauté. Ce fut sur

cet honneste fondement qu'elle s'embarqua à faire l'épreuve de son merite. Plus de pensée de Couvent, elle a des veuës plus satisfaisantes ; & apres avoir balancé quelques jours sur qui tomberoit son premier choix pour commencer une si noble carriere, elle jette les yeux sur un Camarade du pauvre Défunt, nommé M^r de la Forest, Officier subalterne de sa Compagnie, qui remplaça bientoſt l'Époux, & fut encore plus aimé. Il demeura quelque temps unique & paisible poſſeſſeur de la jeune Veuve, & ſa premiere vertu nous doit faire croire qu'elle n'auroit pas ſi-toſt expiré, ſi le māque d'argent n'eût troublé tout d'un coup un commerce ſi agreablement établi. La finance du

Fantassin fut malheureusement trop tost épuisée, & il fallut malgré la vertu se résoudre à chercher quelque autre ressource. Par hazard un Riche Receveur, Homme d'un caractère fort amoureux, & de manières fort liberales, avoit commencé à rendre quelques assiduez à la Veuve. Elle avoit de grands charmes pour luy; mais l'humeur fâcheuse du Fantassin l'obligeoit d'étouffer dans un grand secret les desirs que sa coquetterie luy inspiroit. Cependant le besoin d'argent augmentoit toujours. La Veuve en fait paroître son chagrin au Financier. Le Financier ouvre sa bourse, & cette facilité à la tirer d'embarras, avance si fort ses affaires, qu'en peu de jours il se voit au comble de ses sou-

haits. Le Fantassin fait du bruit dans les premiers mouvemens de sa jalousie , mais enfin la délicatesse de son cœur cede aux besoins pressans de sa Maîtresse , & il comprend qu'il n'est pas mauvais pour son propre interest, qu'il ait quelque chose à partager avec un Financier. La Veuve & luy conviennent donc de leurs Faits , & il est résolu que pour ôter à M^r. le Receveur tout sujet de gronderie , & tout prétexte de suspendre ses libéralitez , le Fantassin ne paroîtra plus dans la Maison , & n'y viendra que secrètement , M^r le Receveur qui croit que son mérite seul a chassé son plus redoutable Rival, s'abandonne à toute la joye que luy cause son inopinée félicité , & persuadé que sa Maî-

treffe a bien voulu renoncer à tout pour luy , il n'a plus d'autres soins que de luy marquer par ses profusions qu'il meritoit cette préférence. Toute la Maison se sent en peu de temps de ses bienfaits , rien n'y manque , ce sont meubles sur meubles , le Fantassin y trouve son compte, & sans plus s'inquiéter de ce qui se passe , il vient tous les jours en secret partager l'argent du Financier , & les faveurs de la Veuve. Ce fortuné commerce alloit admirablemēt bien , & rien n'eust esté égal à tant de prospéritez , si la Confidente de cette galante passion ne se fust malheureusemēt mis en teste de la troubler. C'estoit une vieille Coquette qui demeuroidans le voisinage, abandonnée tant que la jeunesse
luy

luy avoit permis de l'estre, avide de toutes sortes de gains , & la premiere Fourbe de celles de cette noble Profession. Le bonheur de sa Voisine , & sur tout l'argent du Receveur , ne furent pas longtemps sans luy faire envie ; mais n'osant confier à ses vieux appas le soin d'attraper ce qui caufoit sa plus forte tentation, elle s'avisa d'une ruse qui luy réussit. Elle avoit déjà voulu plusieurs fois donner des soupçons de Mr de la Forest au pauvre Receveur, qui s'obstinoit toujours à croire qu'on avoit entierement rompu avec luy ; elle luy avoit mesme dit en riant , que si elle l'entreprenoit, elle n'auroit pas de peine à luy faire voir qu'il estoit la Dupe de l'un & de l'autre. Elle poussa enfin la

chose plus loin ; & un jour que cette rusée Confidente sçeut qu'il devoit apporter mille écus à la Veuve , elle alla l'attendre dans le temps que M^r de la Forest estoit seul avec elle dans un Cabinet qui ne s'ouvroit que pour luy , & où il entroit sans estre veu par un petit Escalier dérobé. Elle ne l'eut pas si-tost apperceu, qu'elle courut au devant de luy , & luy montrant le Degré qui conduisoit au lieu du paisible Rendez-vous , elle s'enfuit chez elle , apres l'avoir assuré qu'il trouveroit la Veuve avec le Fantassin dont il se croyoit défait. Le pauvre Receveur avance , & partagé entre la confiance & la crainte , il montoit tout doucement le Degré, quand le Diable qui se mesloit ce jour-

là de ses affaires, luy fait trouver une jeune Enfant Nièce de la Veuve, qui le voyant aller au Cabinet où elle avoit veu sa Tâte s'enfermer avec la Forest, l'arreste tout d'un coup, en luy criant qu'on n'entroît point quand M^r de la Forest estoit dans le Cabinet avec sa Tante. Il n'en fallut pas davantage pour percer le cœur du Financier. Il sort tout ardent de colere d'une si funeste Maison, trop heureux, à ce qu'il croit, d'en avoir sauvé ses mille écus. Il court au plus viste s'en consoler avec sa Confidente, qui s'estant dès long-temps préparée à cet événement, n'oublie rien de tout ce qui peut empoisonner ce qu'il pense déjà de la Veuve. Elle luy conte mille aventures qu'il se seroit bien

passé de sçavoir , & l'amuse si bien par ses longs discours , qu'elle le retient jusqu'à deux heures du matin, dans un temps où la vigilance du Guet n'empeschoit point qu'on ne volast toutes les nuits. Quand le premier desespoir du mal-heureux Receveur fut un peu appaisé, il voulut aller chez luy donner quelque repos à sa douleur ; mais l'heure estant fort induë, il ne crût pas que l'obscurité de la nuit fust une assez seûre sauvegarde pour ses mille écus, qu'il s'imaginoit avoir sauvez du naufrage. Il les laissa donc en dépost à cette chere Confidente qui venoit de luy donner tant de marques d'une sincere amitié. La perfide qui n'avoit fait joüer toutes ces machines que pour en venir là, receut cet

argent avec une joye qui ne se peut dire ; & le pauvre Receveur fut bien étonné le lendemain , lors que venant pour le retirer de ses mains, elle le traita de visionnaire & d'insolent, de luy demander ce qu'elle prétendoit qu'il ne luy eust point donné: elle y ajoûta mesme quelques menaces violentes qui firent craindre au Receveur une suite de plus fâcheuses aventures, & il se crût trop heureux pour éviter l'éclat qui ne luy pouvoit estre que préjudiciable, d'abandonner pour toûjours ses écus, sa Confidente, & sa Maistresse.

C'est trop diférer à vous entretenir du merite de ceux que le Roy a élevez aux plus considérables Dignitez de l'Eglise.

M. l'Evesque d'Usés, Fils de

M^r de la Uريلiere Secretaire d'Etat, a eu l'Archevesché de Bourges. Cette nouvelle élévation fait voir combien Sa Majesté est persuadée & de sa suffisance pour régler un grand Diocèse, & de sa pieté pour servir d'exemple aux Peuples qui vont estre commis à sa conduite.

L'Evesché d'Usès a esté donné en mesme temps à M^r l'Abbé Poncet, Fils de M^r Poncet Conseiller d'Etat & du Conseil Royal, & Neveu de feu Monsieur l'Archevesque de Bourges. C'est quelque chose d'assez glorieux pour luy, d'entendre dire par tout que les services de M^r son Pere, qui comme vous sçavez est dans une tres-haute considération, n'ont aucune part à la Dignité qu'il vient d'acquérir.

Monſieur Felix Eveſque de Digne, a eſté nommé à l'Eveſché de Chalons ſur Saone. La maniere édifiante dont il preſche, fait connoiſtre aſſez ce qu'on doit attendre de ſon zele pour la conduite de ſon Troupeau.

On n'eſt pas moins perſuadé de celui de M^r l'Abbé du Laurens, Grand Prieur de l'Ordre de Clugny, que le Roy a fait Eveſque du Bellay. Il eſt Frere de feu M^r du Laurens Conſeiller à la Grand' Chambre, qui s'eſtoit fait baſtir un Apartement dans l'Abbaye de S. Victor, où il eſt mort depuis deux ans.

Je ſçay, Madame, que la réputation de M^r de Piancour, Abbé de la Croix, vous eſt connue, & ainſi je ne doute point

que vous n'avez de la joye d'apprendre que Sa Majesté a rendu justice à son merite , en le nommant à l'Evesché de Mande. C'est un Poste fort avantageux qui le rend Second President des Etats de la Province. Sa pieté, sa profonde doctrine, & son exacte régularité à remplir les devoirs que Dieu luy a imposez , faisoient voir d'as sa Personne toutes les qualitez necessaires pour faire un tres-digne Prélat; & il y a long-tems que nous le verrions dans cette haute Dignité , s'il avoit voulu écouter les propositions qui luy ont esté faites ; mais il a toujours protesté que si cela arrivoit, il y seroit conduit par les seules mains de la Providence; & en effet, il n'a presque

point paru à la Cour, & la chose estoit arrestée en sa faveur, avant qu'il eust appris qu'elle se dуст faire. Il a beaucoup de naissance, & est Frere de M^r le Chevalier de Piancour, qui est mort depuis un an à Messine, apres avoir rendu de fort grāds services au Roy, dont il a esté l'Agent à Malte pendant trois années. Il s'estoit acquité de cet Employ avec tant de fidelité & de zele, qu'ayant esté rappellé en Cour, il trouva à Marseille une Lettre de M^r le Marquis de Segnelay qui luy faisoit scavoir que Sa Majesté le gratifioit d'une Galere. Il l'équipa en tres peu de temps, & n'épargna rien pour la rendre une des plus considérables qui pussent estre employées au service de son Maistre. Person-

ne n'ignore les belles actions qu'il fit à la grande Affaire de Palerme. Son trop de zele luy cousta la vie un peu apres. Il ne voulut point abandonner sa Galere, où il y avoit un fort grand nombre de Malades. Les Fievres estoient malignes, il en fut pris, & mourut fort regreté de Monsieur le Marechal Duc de Vivonne, & de tout l'ordre de Malte, qui avoit pour luy une estime tres-particuliere.

Le Roy qui fait tout avec prudence, & ne répand jamais ses graces qu'avec justice, a fait l'honneur à Mr l'Abbé de la Berchere, l'un de ses Aumôniers, de le nommer à l'Evesché de Lavour. Il est Docteur de Sorbonne; & quoy qu'il n'ait pas encor trente ans, il est consommé dans toutes les Scien-

ces qu'on peut fouhaiter dans un grand Prélat. Il a presché, & toujours avec succès; & si la foiblesse de sa voix luy eust pû permettre de continuer, il auroit remply tres-dignement les premieres Chaires de Paris. Son Grand Pere est mort Premier President du Parlement de Dijon. La survivance de cette Charge avoit esté accordée à Monsieur de la Berchere son Pere, qui l'exerça quoy qu'il n'eust que vingt-sept ans. Il passa à celle de Premier President de Grenoble, par les ordres de la feu Reyne Mere, qui l'honoroit de son estime, & qui crût que sa presence en cette Province ne seroit pas inutile aux Affaires du Roy pendant la Régence. Cette grande Charge fut exercée apres sa

mort, comme elle l'est encor aujourd'hui, par M^r de la Berchere, qui en avoit la survivance, & qui est Oncle de M. l'Abbé de la Berchere dont je vous parle.

Je croy, Madame, que vous vous étonnez de ne point trouver le Nom de M. l'Abbé de Noailles parmy tant d'Evesques, puis qu'il ne manque d'aucune des qualitez qui peuvent élever à l'Episcopat une Personne de sa naissance. Le Roy qui est fort persuadé de son merite, luy avoit fait l'honneur de le nommer; mais les instantes prieres de Monsieur le Duc de Noailles son Pere, qui n'a pû se résoudre à estre privé si tost de la presence d'un Fils qu'il aime fort tendremēt, jointes à l'envie qu'il a fait paroistre

roistre d'avoir encor quelques années pendant lesquelles il pust se rendre plus digne des graces de Sa Majesté par son application extraordinaire à l'étude, en ont suspendu l'effet jusqu'à un autre temps.

Tandis que les Dignitez commencent pour les uns, elles finissent pour les autres, & M. le Marquis de Pianesse, qui a gouverné si long-temps les Etats de Savoye & de Piémont sous les ordres de Leurs Altef-
ses Royales, avec un succès toujours favorable, malgré les temps difficiles & les entrepri-
ses secretes des Ennemis, est mort glorieusement dans la So-
litude, d'où je vous manday il y a quelques mois qu'on l'avoit plusieurs fois retiré, pour se
servir de son Ministere dans

les plus pressans besoins de l'Etat. Dans quelque pouvoir qu'il ait esté, on l'a toujours veu sacrifier ses interets propres, & son plus juste ressentiment, à la gloire & à l'avantage de ses Maistres. Je ne vous parle point de sa Maison, ny de ses Alliances avec celle de Savoye, cela est connu de tout le monde. Je vous diray seulement qu'à examiner la maniere dont il a vécu, & les choses qu'il a écrites, on peut en quelque sorte luy donner le titre de Saint. On n'a jamais veu plus de pieté, plus de charité, & un plus grand détachement des grandeurs du monde; il ne s'en laissoit point ébloüir, & il n'auroit pas accepté si long-temps la premiere place de l'Etat dont il estoit né Sujet, s'il n'eust appris des pre-

miers Chrestiens , qu'après Dieu , il devoit à ses Maîtres & à sa Patrie , les soins qu'il s'est toujours attaché à leur donner.

La matiere est un peu triste; & comme je sçay que vous aimez tout ce qui vient de Madame le Camus , je croy que ce fera vous en tirer agreablemēt, que de vous faire voir deux petites Piaces de sa façon, qui me sont tombées depuis peu entre les mains; l'une est un Impromptu pour Monsieur le Duc , qu'elle fit il y a quelque temps en présence de ce Prince; & l'autre , un Compliment à Madame la Mareſchale de Clerembaut qui luy avoit rendu office.



IN PROMPTU

POUR

MONSIEUR LE DUC.

Que d'esprit & que de valeur

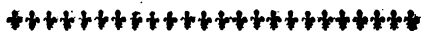
On voit dans ce Prince admirable !

*Ses grandes qualitez surpassent
sa grandeur.*

*Sans luy Condé seroit un Prince
incomparable ,*

*Mais par bonheur pour nous il a
fait son semblable.*





POVR MADAME

LA MARESCHALE
DE CLEREMBAUT.

M*Areschale de Clerembaut,
Vous portez la vertu si
haut,*

Que l'Amour en est en colere.

*Il s'en plaignit l'autre jour à sa
Mere,*

*Elle luy dit ; mon Fils , chacun a
son defaut,*

*Cette vertu pourtant a fait tom-
ber sur elle*

*L'heureux choix dont la gloire
estoit deuë à son Zele,*

*Choix qui mit en ses mains le
Charme de la Cour,*

Cette Princesse sans seconde ,

*Dont les yeux pourront bien un
jour*

N iij,

130 LE MERCURE

*Te soumettre le Fils du plus grand
Roy du monde.*

*Quant à la Mareſchale, en vain
de la toucher*

Tu crois l'avantage poſſible..

Son cœur eſt un rocher

Qui fut toujours inacceſſible.

*L'Amour à ce diſcours luy répon-
dit; Et bien*

*Je conſens qu'elle ſoit inſenſible à
ma flame,*

*Mais qu'elle aille du tout au riẽ,
Je ne le puis ſouffrir; tout au moins
que ſon ame*

Soit tendre à la pitié,

Puis qu'on le peut ſans blâme..

*Je ſuis de ſon avis, & j'eſpere,
Madame,*

Que j'auray ſur ce pié

Quelque part à voſtre amitié..

*Si l'Amitié fait faire des Com-
plimens d'un coſté, l'Amour*

fait faire des Mariages de l'autre, & nous venons de le voir en la personne de M^r le Marquis de Foix, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en la Province de Foix, qui a épousé Mademoiselle d'Hendreson, premiere Fille d'Honneur de Madame. Elle est bien faite, de belle taille, & d'une tres-grande Maison d'Allemagne. Pour M^r le Marquis de Foix, je n'ay que faire de vous dire qu'il est d'une des meilleures Maisons du Royaume ; le grand Nom qu'il porte, le marque assez. Leurs Alteſſes Royales, outre leurs libéralitez accoustumées en de pareilles occasions, ont donné à la Mariée une Croix de Diamans de grand prix, & tous les Habits de la Nôce qui s'est faite au :

Palais Royal avec beaucoup de magnificence. Il y eut Comédie le soir. Les Mariez sont presentement chez Madame la Duchesse de Meklebourg, qui les considere fort, & qui auroit fait avec plaisir les frais de la Nôce, si Madame l'eust voulu souffrir. Cette Princesse a presque tous les jours monté à cheval, & s'est souvent donné le plaisir de la Chasse au Cerf, pendât le Voyage qu'elle a fait à Villers-Côtreys, où elle a accompagné Monsieur.

J'avois oublié à vous dire que le Roy avoit donné l'Abbaye de la Croix à M^r l'Abbé Pellot, Fils de M le Premier President de Rouen. Elle est d'un revenu considerable, & d'une tres-grande beauté. Feu M^r l'Abbé de Piancour, Oncle de celuy

qui vient d'estre nommé à l'Évesché de Mande , l'avoit fait rebastir entierement , & elle doit la plus grande partie de ses embellissemens aux soins de ce dernier qui n'a rien épargné pour la rendre ce qu'elle est.

Monfieur le Marefchal de Grammôt est toujours à Bayonne. Comme il n'a point d'autre attachement que ce qui regarde le service du Roy , il s'est employé avec un zele admirable à faire reparer les defordres que le débordement des Eaux avoit causé aux Fortifications de cette Place, dans laquelle il a fait entrer quatre cens Hommes , tous braves & aguerris, qu'il a levez dans ses Terres.

Vous voulez bien, Madame, que je melle à ces Nouvelles les derniers Vers qu'on m'a

154 LE MERCURE
donnez de M^r le Duc de S. Aignan ; ils vous feront connoître avec quelle promptitude il vient à bout de tout ce qu'il entreprend. Le Roy luy avoit fait l'honneur à son retour du Havre, de luy faire voir les Augmentations qui s'estoient faites à Versailles & à Trianon depuis son départ ; & dès le soir mesme il prit la liberté de donner à Sa Majesté ces Vers qu'il fit sur les beautez de ces deux Maisons.

+++++

E L O G E

DE

V E R S A I L L E S

ET DE TRIANON.

IE sçavois bien, Tirsis, par cent
illustres marques,

*Que nous avions pour Roy le plus
grand des Monarques ;*

*Qu'en guerre comme en paix il
estoit sans pareil ,*

*Qu'on le voyoit briller comme un
autre Soleil ,*

*Et qu'estant des Guerriers le plus
parfait modele ,*

*Il se couvroit par tout d'une gloi-
re immortelle ;*

*Mais je ne pensois pas qu'il fust
en son pouvoir*

*D'assembler les Tresors que nous
venons de voir ,*

*Que retournant vainqueur du
plus fort des Batailles ,*

*Il fist de Trianon ce qu'il fait de
Versailles ,*

*Que le plus délicat ne pust rien
desirer*

*Aux rares ornemens qui s'y font
admirer ,*

156 LE MERCURE

*Qu'on y passast des Mers, qu'on y
vist sur les ondes*

*Des superbes Vaisseaux les courses
vagabondes,*

*Que le Jaspe, le Marbre & cent
autres Beautez.*

*Y tinssent à l'envy tous les sens
enchantez,*

*Qu'on pust en un moment des plus
basses Campagnes*

*Elever des Torrens & percer des
Montagnes,*

*Et qu'enfin de ces lieux le pom-
peux ornement,*

*De tous les Curieux devinst l'é-
tonnement.*

*Mais, Tirsis, eust-on crû qu'une
humaine puissance*

*Eust rangé les Saisons sous son
obeissance,*

*Pour le plaisir des yeux changé
l'ordre du temps,*

Fait

GALANT. 157

*Fait des plus grands Hyvers un
 eternal Printemps,
 Et joint plus d'une fois dans une
 mesme Place,
 Au doux émail des Fleurs la froi-
 deur de la glace.
 Tous les Siecles passez n'ayant
 rien veu de tel,
 Admirons ce Grand Roy qui n'a
 rien de mortel,
 Mais adjouâtons, Tirsis, que ce
 Monarque Auguste,
 Pouvant tout ce qu'il veut, ne veut
 rien que de juste.*

Voicy d'autres Vers que
 Monsieur de S. Aignan fit pour
 Madame la Presidente d'O-
 zembray, qui estoit venuë au
 Havre pour peu de jours. Elle
 devoit partir le lendemain, &
 voicy ce que cet Illustre Duc
 luy donna au sortir d'un Bal où

Tome V. O

158 LE MERCURE
-tout le monde estoit en couleur
de feu.



P O U R
MADAME LA PRESIDENTE
D'OZEMB RAY.

Pourquoy nous honorer d'une
courte visite ,
Pourquoy faire éclater icy tant de
merite ,

*Avec tant de rigueurs ?
C'est avoir peu d'amour pour le
bien de la France ,
Que de venir troubler les cœurs
Dans une Place d'importance.*



*On devroit vous traiter comme
une criminelle ,
Vous mettre dans les fers comme
ingrate , rebelle ,*

Et vous pousser à bout.

Vous dites qu'avec vous nous n'a-
vous rien à craindre ;

Mais vous metteZ le feu par
tout ,

Et puis , vous parteZ sans l'é-
teindre.

Voila , Madame , comme
Monsieur le Duc de S. Aignan
fait les honneurs du Hayre
d'une maniere toute galante &
spirituelle, sans que cette inno-
cente Galanterie diminuë rien
du zele qu'il fait voir pour tou-
tes les choses qui regardent la
Religion. Il en a donné des
marques depuis peu dans un
tres-beau Discours qu'il a fait
dans la Maison de Ville contre
la licence des Blasphemes. Je
vous l'envoyerois dans cette
Lettre , si la sainteté de la ma-

O ij

tiere estoit compatible avec le titre de *Mercuré Galant* , que vous avez bien voulu luy laisser porter.

Je ne puis finir , sans vous parler de ce qui s'est passé en Allemagne. Le public en est informé chaque semaine, & je ne vous en ay donné encor aucunes nouvelles. A dire vray, Madame, j'ay esté bien aise d'amaſſer ce que j'en ay pû apprendre tous les jours de divers endroits , afin d'en faire comme une ſuite d'Histoire plus agreable pour vous. Peut-eſtre meſme y trouverez-vous de la nouveauté, parce qu'il eſt impoſſible que ceux qui écrivent les choſes dans le temps meſme qu'elles arrivent , en ſoient aſſez bien inſtruits pour les pouvoir publier dans leurs

plus exactes circonſtāces. C'eſt un fruit qu'on a beſoin de laiſſer meurir , pour en connoiſtre toute la bonté. Il faut du temps pour ſçavoir ſ'il n'y a rien à adjoûter à ce qui ſe debite toujours d'abord imparfaitement. Les particularitez qui échappent aux uns , ſont rapportées un peu apres par les autres , & il y auroit de l'injuſtice à vouloir priver le Public de la connoiſſance des choſes dont le détail né peut jamais venir avec les premieres nouvelles qu'on en reçoit.

Pendant que plus de vingt Puiffances Souveraines liguées contre nous, amaſſoient de toutes parts un nombre infiny de Troupes , celles de France qui avoient déjà pris trois des plus fortes Places de l'Europe, &

gagné un Bataille, estoient dās des Quartiers de rafraîchissement. On les croyoit fort diminuées par les fatigues de tant de Sieges entrepris dans une saison rigoureuse, & toutes les Gazettes ne parloient que de Levées & de Jonctions de Troupes ennemies qui se faisoient de tous costez. On ne disoit rien des nostres; il n'y avoit pas mesme d'apparence que nous pussions estre assez forts pour nous opposer au Prince Charles. Cependant on a veu tout d'un coup, comme par enchantement, Monsieur le Maréchal de Créquy en état de luy tenir teste, tandis que Mōsieur de Luxembourg avoit en Flandre une Armée aussi nombreuse que celle que nous avons en Allemagne. Ces Ar-

mées ne manquent de rien , & l'admirable prévoyance du Roy est si bien secondée par le zele des Ministres qui executent ses ordres , que tout ce qui est nécessaire pour les faire subsister s'y trouve toujours en abondance. Voila ce qui nous facilite tant de glorieuses conquêtes , & qui nous fait arrester sans peine le torrent opposé de tant de Troupes. Voyons les mouvemens de l'Armée de l'Empereur depuis trois mois que le Prince Charles qui la commande a fait l'ouverture de la Campagne. Elle estoit à trois lieues de Mets dès le commencement de Juin , & dès ce temps-là Monsieur le Marechal de Créquy commença à la combattre & à la ruiner par ses Partis & par ses divers mou-

vemens. Le Prince Charles qui avoit résolu de tenter quelque chose de grand, passa la Seille la nuit du dix au onze de ce mesme mois, & vint camper du costé de nostre General, mais ce ne fut que pour y voir son Armée dans l'extrême nécessité de toutes choses pendât le long séjour qu'elle y fit, & pour donner lieu à un nombre infiny de Partis de la détruire plus commodément. Apres que ce Prince eut achevé de passer, M^r de la Fite arriva dès le soir mesme aupres de Monsieur le Marechal de Créquy avec un Détachement des Gardes du Corps, de Gensd'armes, & de Chevaux-Legers de la Garde. Le Prince Charles qui ne se feroit pas hazardé à passer la Riviere, s'il eust esté averty de ce

Secours, n'en reçut la nouvelle qu'avec un chagrin mortel. Il vit bien qu'il luy feroit difficile de rien entreprendre, M^r de Créquy estant presque aussi fort que luy ; mais comme il luy auroit esté honteux de faire voir qu'il avoit de méchans Espions , ou plutoſt qu'il n'en avoit point , il aima mieux faire bonne contenance dans son Poste , que de s'en retourner ſur ſes pas. C'est où son Armée a penſé périr, c'est où elle a tant manqué de Fourages , & tant mangé de Pain poury & de méchans Gâteaux. La neceſſité y eſtoit ſi grande, qu'on en diſtribuoit qu'un pour quatre Soldats. Il eſt meſme ſouvent arrivé que le Pain manquant entièrement , elle n'a mangé que de la Vache. Il eſt vray que

l'on y a quelquefois donné quelques Escalins au lieu de Pain; mais si cet argent a empêché les plus féditieux de crier, il n'a pas empêché de mourir de faim ceux à qui un si foible secours ne pouvoit faire trouver dequoy manger. Tant que le Prince Charles a demeuré dans ce Poste, quatre choses ont ruiné son Armée; la Desertion, nos Partis, le manque de Pain, & les Païsans qui prenoient tous ceux qui s'écartoient pour en chercher. Les Marchez & les Places publiques de Mets estoient remplis de leurs Chevaux qui se donnoient à fort grand marché. Ce fut dans ce temps que M. le Marechal de Créquy fit faire à son Armée ce beau mouvement qui embarassa tāt

les Ennemis. Il fit si bien placer son Canon, qu'il leur tua plus de huit ou neuf cens Hommes, avant qu'on pût entendre le leur, qui ne fut en état de tirer que plus de trois heures apres le nostre. Ils firent connoistre qu'ils n'avoient aucun dessein de se battre, puis qu'ils repasserent la Seille. On trouva dans leur Camp quantité de Soldats qu'ils avoient enterrez, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur perte, & ils l'avoient fait si fort à la haste, qu'ils leur avoient laissé leurs habits & leur argent, dont on trouva même une somme considerable dans les Bottes d'un Cavalier. On les poursuivit dans leur Retraite, où ils perdirent encor beaucoup de monde. Cette poursuite, & leur

Canon , qu'ils tirèrent à nostre exemple quelque temps auparavant , nous coûtèrent aussi quelques Gens. Nous perdîmes M^r de Préfonval Lieutenant Colonel de la Couronne. Quelques Gardes du Corps furent tuez , & deux Exempts blesez , qui sont M^r de la Fouchardiere & M^r Darmandaris. Depuis ce temps les Ennemis ont souvent changé de Poste, & M^r le Marechal de Créqui a toujours profité de leurs mouvemens. Ils estoient vis-à-vis le Village d'Arancy , lors que ce vigilant Marechal apprit qu'ils attendoient un grand Convoy. Il fit un Détachement commandé par M^r de la Haye Lieutenant General , pour le surprendre. On leur tua plus de quatre cens Hommes, & on leur

leur prit du moins cent Charettes. Ceux qui se signalerent en cette occasion , furent Messieurs les Marquis de Genlis & de Renty, M le Comte de Moreuil, M^r de la Fite, M^r le Comte d'Aubijoux, & M^r Marin. M^r de la Haye y fut tué d'un coup de Mousquet. Nos Partis ayant continué toujours à les inquiéter ; quatre Pieces de nostre Canon chargées à cartouches, les incommoderent fort aupres de Maleroy. Quelques jours apres comme on suivoit leur marche avec l'ardeur qui est ordinaire aux François, M^r le Chevalier d'Estrades qui estoit Chef d'un Party de deux cés Chevaux, apperceût quelques Troupes de leur Arrieregarde ; il-en fit avertir M. le Comte de Maulevrier - Col-

bert, qui commandoit l'Aile gauche. Il s'avança pour examiner la contenance des Ennemis, & les fit attaquer. Les Regimens de Portia & de Souches furent défaits. On découvrit la queue des Bagages; on y tua plus de deux cens Personnes, on y fit cent Prisonniers, & l'on pillâ quantité de Chariots. La Femme du Trésorier de l'Armée, qui par malheur se trouva là dans son Carrosse avec d'autres Femmes, fut tuée dans l'ardeur du Combat, sans qu'on sçût même si elle y estoit. Deux de nos Escadrons, & quelques Dragons, plus avides de gloire que de butin, pousserent plus avant, & passerent un Défilé. Ils furent chargez par un Corps d'Ennemis beaucoup plus considéra-

ble qu'ils n'estoient. Ils se retirerent en bon ordre, & ne perdirent pas trente Hommes. Les Ennemis n'oserent les poursuivre, & ils aimerent mieux laisser emporter aux François tout ce qu'ils avoient pillé, que d'avancer pour les combattre, & les empescher de profiter de leur butin. Depuis ce temps-là le Prince Charles se promene, & il semble qu'il ait envie de venir voir le Prince d'Orange, qui n'est pas plus avancé que luy, quoy que l'un & l'autre soit en campagne depuis pres de trois mois. Je ne doute point qu'ils n'ayent entrepris quelque chose quand vous recevrez ma Lettre, puis que je la finis dans le temps où ils doivent du moins faire voir qu'ils n'ont pas assemblé tant de

Troupes dans le seul dessein de nous observer. Le Prince Charles n'auroit pas attendu si long-temps à se déclarer ; si M^r le Marechal de Créquy l'eust laissé plus en repos ; mais sa vigilance a toujours détruit ce que ce Prince s'estoit proposé de faire. Quand ils ont esté séparés, il a tenu des Ponts prests pour faire passer les Partis ; & dans quelque Camp que les Ennemis ayent esté, ils en ont toujours esté fatiguez. Ses Ordres s'exécutoient avec tant de ponctualité ; qu'on les a veu quelquefois inquiétez en mesme temps par les Partis de Nācy, par ceux des Lieux les plus proches, par les Détachemens de l'Armée, & par les Païsans. C'est ainsi qu'on fait périr les Troupes les plus nombreuses,

& que sans rien perdre on gagne souvent plus que si on donnoit une Bataille. M^r de Beaufort Marechal de Camp, poussa une fois leur grande Garde jusques à leurs Tentes. Quar-
torze Cuirassiers furent pris une autre fois par un Party de vingt-cinq contre vingt-cinq. Un Lieutenant de Fusiliers, for-
rifié des Païsans du Païs Messin, attaqua & batit quelque temps apres un Convoy de Vin & d'Eau de vie, dont il enfonça tous les Tonneaux; & le Ma-
jor du Regiment de Cominges, avec tres-peu de Gens, avoit défait quelques jours aupara-
vant quatre-vingt Cuirassiers, dont la plupart furent faits pri-
sonniers; le pourrois vous ra-
conter encor un nombre infiny d'actions de vigueur qui ont

esté faites par nos Partis ; mais je vous veux seulement parler de deux dont les circonstances sont assez curieuses. Le Prince Charles s'ennuyant de ne rien faire , & ne voulant pas que l'on s'aperçût de son chagrin, résolut de donner le Bal aux principales Dames de son Armée. Cela ne doit pas vous étonner, les Allemans ne marchent guères qu'en Famille. Comme il n'est point de Nation qui n'imité les François en quelque chose , les Allemans pour pour paroître avec plus de galanterie, voulurent avoir de nos Habits les plus à la mode, & le Prince Charles en envoya demander par un Trompette au Lieutenant de Roy de Mets , lequel par une honnêteté toute Françoisse luy en-

voya aussi-tost des Tailleurs, avec les Etofes les plus nouvelles qu'on pust trouver. Les Habits se firent, & on commença le Bal. M^r de Créqui prit ce temps pour leur donner un autre divertissement. Il envoya quelques Troupes qui donnerent l'alarme dans l'un de leurs Quartiers, & qui eurent ordre de se retirer d'une maniere qui pût engager les Ennemis à les pour suivre. Ses Ordres furent ponctuellement executez ; & comme il avoit fait placer plusieurs Canons chargez à cartouches dans un endroit où les Ennemis ne croyoient pas qu'il y en eust , la plûpart de ceux qui poursuivirent nos Gens furent tuez ou blesez ; & l'alarmes s'estant répandue dans tout le Camp, le Bal fut tellement

troublé , que les Allemans oublierent leurs Dances , & ne sçeurent plus faire de pas que pour décamper quelques jours apres. Le Canon ne leur fut pas moins fatal le jour que leurs Fourageurs furent enlevez. La plupart des Officiers qui avoient des Valets au fourage, s'attrouperent pour les venir défendre ; mais ils n'osèrent avancer , & l'on eust dit qu'ils n'estoient venus que pour estre témoins de la perte de leurs Chevaux. Ils ne s'en retournerent pourtant pas tous , & plusieurs furent tuez par nostre Canon. Vous direz peut - estre que c'est n'avoir rien fait, que de n'avoir ni pris de Places, ni gagné de Batailles ; mais apres les premiers avantages que nous avons

remportez , n'est-il pas bien glorieux d'empescher tant de Puissances unies d'executer aucune dn leurs entreprises ? De pareils emplois demandent le Capitaine le plus consommé ; ils ont dequoy exercer toute son experience , & dequoy le rendre vigilant, estant obligé de faire des mouvemens continuels , & de prendre garde en mesme temps de n'en faire aucun de faux. C'est par là qu'on ruine insensiblement les Armées ennemies ; mais il ne suffit pas pour cela d'avoir du cœur , il faut avoir de l'esprit & de l'adresse , & que la teste agisse plus que le bras. Mr de Créquy a montré depuis trois mois que toutes ces choses ne luy estoient pas inconnuës , & qu'il sçavoit

joindre la conduite & la prudence à la haute valeur dont il a donné des marques dans un nombre infini d'occasions, & dans la diversité des mouvemens qu'il a faits. Comme il ne s'en est pas trouvé un de faux, on ne peut marcher plus glorieusement qu'il fait sur les traces de M^r de Turenne. Il l'a imité en toutes choses, & toutes les Lettres nous assurent qu'il ne s'est pas fait moins aimer dans toutes les Troupes qu'il commande, qu'il s'est fait craindre parmi celles qui lui sont opposées.

La seconde Armée d'Allemagne, composée des Troupes des Cercles, n'a pas fait plus de progrès que celle du Prince Charles. M de Monclar l'observe de près, & M^r le

Marquis de Bligny l'est allé joindre avec un Détachement de dix Escadrons. Il y a près de trois mois que le Prince d'Orange assemble la sienne, & qu'il attend celle de dix ou douze Alliez qui marche depuis long-temps. Il a paru jusques icy que toutes ces Troupes n'estoient en campagne que pour arrester les courses de de la Garnison de Mastric ; ce qu'elles n'ont toutefois pû faire. M^r de la Motte avec un Détachement, a esté prendre force Bestiaux du costé de Namur ; & M^r le Duc de Luxembourg a fouragé long-temps jusques aux Portes de Bruxelles. Il a envoyé quelques Troupes aux environs d'Oudenarde sous le commandement de M^{rs} de la Motte & d'Au-

ger. Le Prince d'Orange commença à décamper le 15. & M^r de Luxembourg le 16. Je ne vous en diray rien davantage dans cette Lettre, quand même on entreprendroit quelque chose avant qu'elle fut fermée, afin de vous en parler au long dans la première que je vous écriray, & de ne vous en point faire le détail à deux fois.

Le Roy a donné le Regiment de la Fère qu'avoit M^r de la Haye, à M^r le Marquis de Créquy, âgé de quinze ans, qui sert d'Ayde de Camp à M^r le Marechal de Créquy son Pere. Ce jeune Marquis montre déjà tant d'ardeur pour la gloire, que si on lui laissoit la liberté de faire tout ce que son courage lui inspire, il s'exposeroit tous les jours
aux

aux dangers les plus évidens. Mr de Choisy a eu le Commandement de Thionville, ce Poste ayant aussi vaqué par la mort de Mr de la Haye Lieutenant General. Il estoit Gouverneur de S. Venant, lors que Sa Majesté l'envoya aux Indes en qualité de Viceroy. Il entendoit parfaitement les Fortifications, & passoit pour un Homme tres-sage. La Lieutenance de Roy de Montelimart a esté donnée à Mr de Serignan Ayde-Major des Gardes du Corps. Les services qu'il a rendus, ont toujours esté agreables au Roy, & sa Famille est connue par des actions de vigueur.

Je passe aux Divertissemens publics dont j'ay peu de chose à vous dire, & il n'y a eu de la nouveauté que sur le Theatre

182 LE MERCURE

des Italiens , qui nous ont donné une Pièces fort agreable, intitulée *La Propreté & Ridicule*. Elle est meflée de quelques Entrées qui luy donnent beaucoup d'agrément. Le caractère de la Femme qui est propre jufqu'à l'excès, est tiré fur de bons Originaux. On l'a déjà jouée douze ou quinze fois ; & Arlequin , à fon ordinaire , y est un Personnage tres-divertissant. Les Comédiens François fe font contentez de faire revivre quelques vieilles Pièces qui avoient fait beaucoup de bruit dans leur temps , & on a reveu fur les deux Theatres, *les Visionnaires* de Mr des Marefts, *le Iodelet Maiftre* de Mr Scarron, & *le D. Bertrand de Cigaral* de Mr de Corneille le jeune, qui estoit autrefois le char-

me de tout Paris, & qu'on y representoit en mesme temps sur tous les Theatres.

Il est temps de satisfaire la curiosité de vos Belles de Province, & de vous entretenir des Modes nouvelles dont vous m'avez mandé plusieurs fois qu'elles souhaitoient de trouver quelque Article dans les Lettres que je vous envoie. Ce n'est pas une affaire peu embarrassante, & je ne sçay comment j'aurois pû m'acquiter de ma parole, si je ne me fusse trouvé dernièrement dans une Ruelle abondante en Personnes du bel air. On y railloit un Mary jaloux, lors que je vis entrer une Fême moitié Pretieuse, & moitié Coquette. Que je suis fatiguée! dit-elle, apres avoir salüé la Compagnie; J'ay esté aujour-

Q ij

d'hui chez plus de vingt Marchands , & je n'en suis guères sortie plus sçavante que j'y suis entrée. J'ay reçu dix Lettres de la Campagne, par lesquelles on me prie de mander les Modes nouvelles , & je ne sçay qu'écrire là-dessus. On n'a jamais veu en France ce que l'on voit aujourd'hui ; il n'y a plus de Modes generales, parce qu'il y en a trop de particulieres ; à peine trouve-t-on deux Personnes vestuës de la mesme maniere , chacun s'habille à sa fantaisie, & l'on ne paroist plus extravagant comme autrefois, lors qu'on n'est pas mis comme les autres. Pour moy, continua-t-elle, je ne feray point de réponse, & je ne finirois jamais, si je voulois écrire la diversité des Habillemens de chaque

Particulier. Je donnay d'abord dans son sens, pour l'amener apres plus facilement à mon but; & je lui dis ensuite que si elle vouloit prier toute la Compagnie de s'entretenir sur cette matiere, & que chacun dit les Modes qu'il croyoit les plus generales, je les écrirois sur l'heure, & qu'ainsi elle trouveroit son Memoire des Modes tout fait, sans qu'elle fist autre chose que dire son avis. Cette pensée lui plût, chacun promit d'expliquer ce qu'il sçavoit; on me donna de l'encre & du papier, & j'écrivis pour elle & pour moy, ce que vous allez lire touchant les Modes dont on se sert depuis qu'on ne porte plus d'or & d'argent.

On parla d'abord des Etofes, ou plutost on en voulut

Q iij

parler ; car à peine eust-on entamé ce discours, qu'une jeune Beauté prit la parole, & dit que de cinquante Femmes du bel air, à peine on trouvoit-on deux qui portaissent des Etoffes ; & que hors quelques Tafetas & Tabis decoupez & mouchetez, gris & changeans, qui estoient un reste de Mode des Habits d'Etamine & de Serge des Grifettes du Printemps, on ne voyoit plus de Femmes vestuës que de Toilles & de Gazes ; & elle adjouta qu'elle les aimoit tellement ; qu'elle avoit voulu voir toutes celles qui avoient esté faites, & que leur diversité & leur beauté estoient des choses admirables. On la pria de parler de toutes celles qu'elle avoit veuës, & voicy de

quelle maniere elle s'en acquita.

On fait, depuis que les chapeaux ont commencé, des Mantoux & des Jupes de plusieurs sortes de Gazes; les moindres sont les unies, les rayées, & celles qui sont à carreaux. Il y en a presque de toutes couleurs, mêlées, & sans estre mêlées. Il y en a aussi beaucoup de rebrochées, dont les fleurs paroissent de relief. On en voit sur des fonds bruns couvertes de fleurs de toutes couleurs; & il s'en trouve de même sur des fonds blancs qui font le plus bel effet du monde; d'autres sont sur des fonds moucheez; & d'autres sont à colonnes. Les Femmes du grand air qui ont le petit deuil, en portent de blanches, avec des

fleurs noires rebrochées ; & celles qui sont plus modestes, en mettent de noires unies, avec des Jupes de Gaze bleuës dessous. Les Gazes dont les fonds & les fleurs sont blanches, se portent beaucoup plus en Jupes qu'en Manteaux. Celles qui sont rayées, & qui ont de grandes espaces entre les rayes, remplies de toutes sortes de fleurs, sont tres-belles : Mais quelque beauté qu'ayent toutes ces Gazes, poursuivit-elle, je ne desespere pas d'en voir encor de plus extraordinaires, puis qu'il n'est point de jour qu'on n'en remarque aux Thuilleries d'un dessein tout nouveau. Il n'est rien de plus agreable que tous les Mâteaux de Gaze, continua la mesme, & ils ne sont effacez que par ceux

de Poincts de France sur de la Toille jaune, qui estant accompagnez d'Echelles de mesme Poinct, donnent un certain air de grandeur à ceux qui les portent , que les Etofes les plus remplies d'or & d'argët ne font pas toujours remarquer dans les Personnes les plus qualifiées. On voit aussi, adjôut-elle, quelques Manteaux & Jupes de Taffetas volans & changeâs, mais le nombre n'en est pas grand. Puis que vous avez parlé des Manteaux, reprit une autre, je vais parler des Jupes; j'en achetay hyer, & cela fut causé que je m'informay de celles qui sont les plus à la mode. On en voit encor qui sont toutes de Poinct de Frâce, & d'autres toutes de Poinct d'Angleterre; mais comme elles

sont extrêmement cheres, le nombre n'en est pas si grand; & celles dont on porte le plus, sont des Mouffeline rayée, avec un Poinct au bas des plus hauts que l'on puisse trouver. Il y en a aussi beaucoup de Taffetas de toutes sortes de couleurs, sous des Gazes que chacun choisit à sa fantaisie; mais la plupart les prennent blanches. On en voit depuis quelques jours de Toille decoupée, comme on decoupoit le Tabis & le Satin. Les Femmes qui sont un peu sur le retour, & quelques autres encor, portent des Jupes de Brocard, & d'autres Etofes; les unes mettent un petit Poinct de Erance en bas, les autres une Dantelle noire. Il y en a qui mettent des Guipures de toutes couleurs; mais quand on les

plisse, on met des Dantelles de soye douce, sans fonds, & sans estre guipées ni gommées. Il y a diverses manieres de mettre ces Dantelles ; les unes en ont une grande plissée, & un Pied qui releve ; & les autres deux grandes plissées à deux doigts l'une de l'autre, & toutes deux tombantes.

Quand celle qui avoit parlé des Jupes à la mode eu finy son discours, on pressa une vieille Fille qui n'avoit ni beauté ni agrément, & qui par toutes ces raisons se retranchoit sur le bel Esprit, de dire quelque chose sur le sujet de la Conversation. Elle répondit avec un air dédaigneux, qu'elle ne sçavoit pas comment on pouvoit perdre le temps à parler de ces bagatelles, & que cette matiere n'étoit

bonne que pour certaines Femmes qui n'auroient jamais rien à dire, sans le secours de leurs Habillemens. On luy répondit qu'elle avoit raison ; mais que lors qu'on estoit en compagnie, on se rendoit ridicule, si l'on ne faisoit comme les autres, puis qu'il sembloit qu'on les mépriast, & qu'on voulut se distinguer ; ce qu'un Esprit bien tourné de devoit jamais faire. Hé bien, reprit-elle brusquement, puis que l'esprit de bagatelle regne aujourd'hui, il faut faire comme les autres. Si je me suis défenduë de parler des Modes nouvelles, ce n'est pas que je les ignore : comme il ne faut point d'esprit pour les apprendre, & qu'on n'a besoin que d'avoir des yeux, tout le monde les doit sçavoir, & je
croy

croy n'en ignorer aucune. Elle s'arresta un moment , puis elle entra dans le détail de toutes les Modes dont on n'avoit point encor parlé , qu'elle débita avec un torrent de paroles, sans s'arrester un moment , ni laisser le temps à aucun de la Compagnie de lui repliquer par un seul mot. Voicy tout ce qu'elle dit.

La plupart des Coëffes que l'on porte à present , sont à colonnes blanches & sans fonds; on en voit aussi de noires à petites Mouches , de Gazes fort claires d'Angleterre sans fôds, de blanches, de rouffes , & des Cornettes de mesme ces dernieres. On ne fait plus de Bonnets frisez, & l'on met deux petites Cornettes & une grande. On se cordonne de Poinct de

France & de Rubans de toutes couleurs. Jamais ils n'ont tant esté en regne qu'ils sont depuis la Defense de l'or & de l'argét; & l'on met tât d'Echelles, qu'il est impossible que cette Mode soit long-temps en regne, parce que les Gens de qualité ne manquent jamais de quitter celles qui deviennent trop communes. On porte beaucoup de Gands garnis, & tous les Mantreaux sont retrouffez avec des Rubans. Toutes les Garnitures sont remplies de Ferets; ils sont plus courts, plus brillans, & mieux travaillez que les ronds que l'on portoit il y a quelques années, & il n'y a rien de plus agreable; on en met jusques aux Rubans de Souliers. Les Manches dont on se sert à present, sont de plusieurs manieres.

Il y en a de plissées, avec du Poinct en bas. On en voit d'autres qui ne sont point plissées, & qui ont une Dentelle qui relève, avec un petit Pied. Il s'en trouve aussi beaucoup à bouillons. La plupart des Manchettes qui accompagnent ces Mâches, sont à trois rangs. On porte toujours des Bas de la Chine, & l'on n'en met plus guères de marbrez. Les Souliers sont de plusieurs manieres. On decoupe des Cuirs sur des Etofes de toutes sortes de couleurs. Il y en a de mouche-
tez, laissez aux costez avec un petit Molet, & de brodez de Soye. Les plus magnifiques sont ceux qui sont de Toille de Marseille piquée, & qui sont garnis de Dantelle d'Angleterre ou de Poinct de France, for-

mant une maniere de Roze antique, comme on en mettoit autrefois sur les Souliers. On en voit aussi de Geais de toutes couleurs. Les Eventails les plus ordinaires sont de Peaux de Vêlin, avec des Bâtons de Calanbourg. On les porte toujours grâdes, & les belles Peintures sont toujours à la mode.

On fait à present beaucoup de Poinçts de Frâce sans fonds, & des Picots en compannes à tous les beaux Mouchoirs. On en a vu quelques-uns avec de petites Fleurs sur les grandes, que l'on pouroit appeller des Fleurs volantes, n'estant attachées que par le milieu ; mais il n'y a pas d'apparence que cette Mode soit suivie.

Toutes ces choses ayant esté dites de suite, celle qui en fit

le recit se trouva tellemēt hors d'haleine, qu'après avoir achevé, elle ne pût dire autre chose. La Belle qui vouloit mander des Modes en Province, crût en sçavoir assez, & l'on auroit finy cette matiere, si une Personne de la compagnie n'eust dit qu'il falloit aussi s'entretenir des manieres de s'habiller des Hommes. N'en foyez point en peine, repartit une Beauté enjouée, j'ay vingt Amans qui à l'envy s'éforcent de se mettre bien pour me plaire, & je sçay comment il faut qu'un Homme soit pour estre à la mode. Elle prononça ces paroles d'un air qui plût à toute l'Assemblée. On la pria de dire ce qu'elle sçavoit là-dessus, & sans se faire presser, elle commença de la sorte.

R iij.

L'ajustement est moins nécessaire aux Hommes qu'à la plûpart des Femmes, & il cache moins leurs défauts. Un Homme est toujours assez paré quand il a bonne mine; il plaist en Habit de Cavalier, & sans ornemens; & les Femmes qui ne sont point ajustées, plaisent rarement, à moins que leur beauté ne soit veritable & toute à elles. On dira, poursuivit cette Charmante Personne, que j'aime bien les Hommes, de parler ainsi à leur avantage: Cependant tous mes Amans sont également bien auprès de moy, & publient que je suis la plus cruelle Personne du monde. Tant qu'ils parleront ainsi, je ne me plaindray pas d'eux, & je croirois qu'on ne me devoit guères estimer, s'ils

tenoient un autre langage. Le desir qu'ils ont de me plaire, fait qu'ils ne paroissent devãt moy qu'avec une propreté achevée, & tout cela sans avoir d'Étoiles magnifiques. On n'en voit point presentement, elles sont presque toutes unies; à peine en trouve-t-on de foye, & l'on ne porte que des Drogues, des Étamines & des Serges; mais quand un Homme est bien coëffé & biẽ chaussé, qu'il a de beau Linge, une belle Garniture, & une belle Veste, il est plus paré que s'il estoit chargé de Broderie ou de gros Galons d'or, qui ne feroient que l'épaissir. Les Hommes portent à present des Vestes fort lōgues, garnies de Poincts. Les plus nouvelles sont de Mouffeline claire rayée, avec

200 LE MERCURE

de la Toille jaune deffous, & du Point deffus. Leurs Chapeaux font petits, leurs Gands garnis de Rubans étroits, & toute leur Garniture de même. Au milieu de ces petits Rubā, ils ont à leur Chapeau, sur leur Manches, au Nœud de leurs Epées, & quelquefois aux deux costez de leurs Culotes ou Rhingraves, des Nœuds de Ruban large, aux deux costez duquel est cousuë une Dentelle blāche. Depuis quelques jours on y en met de noire, qu'on fait coudre au milieu du Ruban, de maniere qu'elle le couvre tout entier. On voit plusieurs Habits avec quantité de rangs d'œillels; ils n'estoient d'abord que blancs, & aux revers des Manches; on en met presentement par tout, & ils sont de

toutes couleurs ; on commence mesme à les entourer de petits Cordonnets qui font plusieurs figures, comme aux Baudriers. D'abord que l'argent fut defendu, on porta des Cordons de soye aurore , & de soye blanche , qu'on prenoit pour de l'or & pour de l'argent. On met des Boutons des mesmes couleurs , & depuis peu on en porte de mezlez comme les Garnitures. Les Hommes commencent à devenir magnifiques en Souliers ; ils en ont de brodez qui coûtent quatre Louïs la paire , mais on en voit encor peu. La Conversation auroit esté plus longue , sans une visite serieuse qui survint, & qui l'interrompit ; c'est pourquoy je prie vos belles Provinciales de se conten-

202. LE MERCURE
ter de ce je vous envoie.

Je croy, Madame, que vous estes dans l'impatience de sçavoir ce qui s'est passé à la Feste de Sceaux; il est temps de satisfaire vostre curiosité. Le Roy voulant faire l'honneur à M^r Colbert d'y aller voir sa belle Maison, choisit le jour de cette Promenade; & ce sage Ministre en ayant esté averty, se prépara à l'y recevoir en zélé Sujet qui attend son Maître, & un Maître comme le Roy. Il ne chercha point à faire une de ces Festes somptueuses dont l'excessive dépense n'attire souvent que le desordre, & qui satisfont plus l'ambition de ceux qui les donnent, qu'elles ne causent de plaisir à ceux pour qui on les fait. La profusion qui s'y trouve semble n'appartenir

qu'aux Souverains ; & quand on cherche plus à divertir qu'à faire bruit par le faste , on s'attache moins à ce qui coûte extraordinairement , qu'à ce qui doit paroître agreable. C'est ce que fit M^r Colbert avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions. Il songea seulement à une Reception bien entenduë , & il voulut que la propreté , le bon ordre , & la diversité des plaisirs , tinssent lieu de cette somptuosité extraordinaire , qu'il n'eut pû jamais porter assez loin , s'il l'eut voulu proportionner à la grâce que luy faisoit le plus grand Prince du Monde. Cet heureux jour venu , il fit assembler tous les Habitans dès le matin, leur appris le dessein que le Roy avoit de venir à Sceaux ; &

pour augmenter la joye qu'ils luy en firent paroistre, & leur donner lieu de garder longtemps le souvenir de l'honneur que Sa Majesté luy faisoit, il leur dit qu'ils devoient payer une année de Taille au Roy, mais qu'ils songeassent seulement à trouver dequoy satisfaire aux six premiers mois, & qu'il payeroit le reste pour eux. Ils se retirerent fort satisfaits, & se furent préparer à donner des marques publiques de la joye qu'ils avoient de voir le Roy. Ce Prince n'en découvrit pourtant rien aux environs de Sceaux, tout y estoit tranquile, & l'on n'eut pas mesme dit en entrant dans la Maison de Mr Colbert, qu'on y eust fait aucuns préparatifs pour la Reception de Leurs Majestez.

Elles

Elles en voulurent voir d'abord les
 Apartemens , dont les Ornemens &
 les Meubles estoient dans cette mer-
 veilleuse propreté , qui n'arreste pas
 moins les yeux que l'extraordinaire
 magnificence. On se promena en suite,
 & ce ne fut pas sans admirer plu-
 sieurs endroits particuliers du Iardin.
 La Promenade fut interrompuë par le
 Divertissement du Prologue de l'O-
 péra d'Hermione , apres lequel on
 acheva de voir les raretez du Iardin.
 Les Plaisirs se rencontrerent par tout.
 D'un costé il y avoit des Voix , des
 Instrumens de l'autre ; & le tout estant
 court, agreable, donné à propos, & fait
 estre attendu, divertissoit de plus d'une
 maniere ; point de confusion, & tou-
 jours nouvelle surprise. Je ne vous par-
 le point du Souper, tout y estoit digne
 de celuy qui le donnoit ; on ne peut
 rien dire de plus fort pour marquer
 une extrême propreté , jointe à tout
 ce que les Mets les mieux assaisonnez
 peuvent avoir de délicatesse. M^r Col-
 bert servit le Roy & la Reyne ; &
 Monseigneur le Dauphin fut servy.

206 LE MERCURE

par M le Marquis de Segnelay. Leurs Majestez s'estant assises , & aupres d'elles Monseigneur le Dauphin, Mademoiselle d'Orleans , Madame la Grand' Duchesse, & Mademoiselle de Blois ; le Roy fit mettre à table plusieurs Dames , dont je ne m'engage pas à vous dire les noms selon leur rang. Ces Dames furent Mademoiselle d'Elbeuf , Madame la Duchesse de Richelieu , Madame de Bethune, Madame de Montespan , Madame la Marechale de Humieres, Madame la Cōtesse de Guiche, Mad. de Thiangé, Mad. la Marquise de la Ferté , Mad. d'Eudicour , Mad. Colbert , Mad. la Duchesse de Chevreuse , Madame la Comtesse de S. Aignan , Madame la Marquise de Segnelay, & Mademoiselle Colbert. Toutes ces Dames furent servies par les Gens de M^r Colbert , le Roy n'ayant voulu donner cet ordre à aucun de ses Officiers. Il y avoit deux autres Tables en d'autres Salles , à l'une desquelles estoit M^r le Duc , & à l'autre M^r le Prince de Conty, M^r de la Rochesur-Yon son

Frere, & M^r le Duc de Vermandois, avec plusieurs autres Personnes des plus qualifiées de la Cour. M^r le Duc de Chevreuse, & M^r le Comte de S. Aignan, firent les honneurs de ces deux Tables. Le Soupé fut suivy d'un Feu d'Artifice admirable, qui divertit d'autant plus, que ce beau Lieu estant tout remplis d'Echos, le bruit que les Boîtes faisoient estoit redoublé de toutes parts. Ce ne fut pas la seule surprise que causa ce Feu ; il n'y avoit point d'apparence qu'il y en dût avoir dans le lieu où il parut, & l'étonnement fut grand lors qu'on le vit brûler tout à coup, & qu'il se fit entendre. Les Villages environvoisins commencerent alors à donner des marques de leurs allegresse, & l'on en vit sortir en mesme temps un nombre infiny de Fusées Volantes dans toute l'étenduë de l'Horison qui peut estre veüe du Chasteau ; de maniere qu'on eust dit que le Village de Sceaux ne vouloit pas seulement témoigner la joye qu'il ressentoit de voir un si grand Roy, mais encor que toute la

Nature vouloit contribuer à ses plaisirs.

Le feu fut à peine finy, que toute la Cour entra dans l'Orangerie, où elle fut de nouveau agreablement surprise. Elle trouva dans le même endroit où l'on avoit chanté quelques Aïrs de l'Opéra, un Theatre magnifique, avec des enfoncemens admirables. Il paroïssoit avoir esté mis là par enchantement, à cause du peu de temps qu'on avoit eu pour le dresser. M^r le Brun y avoit donné ses soins, & rien n'y manquoit. La Phédre de M^r de Racine y fut représentée, & applaudie à son ordinaire. Cette Fête parût finie avec la Comédie, & M^r Colbert eut l'avantage d'entendre dire à Sa Majesté, qu'elle ne s'estoit jamais plus agreablement divertie. A peine fut-elle hors du Château, qu'elle trouva de nouvelles Fêtes, & vit briller de nouveaux Feux. Tout estoit en joye, on dançoit d'un costé, on chantoit de l'autre. Les Hautbois se faisoient entendre parmy les cris de *Vive le Roy*, & les Violons sembloient servir d'E-

cho à tous ces cris d'allegresse. Jamais on ne vit de Nuit si bien éclairée ; tous les Arbres estoient chargez de lumieres , & les Chemins estoient couverts de feüillées. Toutes les Païssannes dançoient dessous ; elles n'avoient rien oublié de tout ce qui les pouvoit rendre propres ; & quantité de Bourgeoises qui vouloient prendre part à la Feste, s'estoient mêlées avec elles. Ce fut ainsi que M^r Colbert divertit le Roy par des surprises agreables , & des plaisirs toujourns renaissans les uns des autres. Ses ordres furent executez avec tant de justesse & tant d'exaetitude , que tout divertit également dans cette Feste , & qu'il n'y eut point de confusion. On peut dire qu'elle fut somptueuse, sans faste, & abondante en toutes choses , sans qu'il y eust rien de superflu.

Puis que vous me demandez encor des Lettres en Chançons, & que vous les trouvez divertissantes, je croy que je pouray vous en envoyer le Mois prochain. Je suis ravy que celle de M^r Galant ne vous ait pas moins plu.

S iiij

210 LE MERCURE.

qu'elle a fait à tout Paris. La Copie dont je vous ay fait part, avoit passé parmy tant de mains, qu'elle n'estoit pas conforme à l'Original, & il y avoit même quelques Couplets d'oubliés. Je suis obligé de vous en avertir pour la gloire de l'Auteur. Je ne vous dis rien des avantages que M. le Chevalier de Chasteaurenau a remportez sur les Hollandois, ny de ceux que nous avons eus en Catalogne. J'espère vous en entretenir le Mois prochain, & vous en mander des particularitez qui n'ont point encor esté publiées. Je vous enverray en même temps une des plus belles Pieces d'Eloquence dont on ait ouïy parler depuis plusieurs années. Toute la Cour en convient, & toutes les Personnes de bon goût qui l'ont veüe, sont de ce sentiment.

A Lyon, ce 5. Aoust 1677.

F I N.



TABLE DES MATIERES
contenuës en ce Volume.

Sonnet de Monsieur de Fontenelle à une
de ses Amies qui l'avoit prié de luy
apprendre l'Espagnol.

Eloge de Marqués petit Chien Arragonnois,
du mesme Auteur.

Avanture de Monsieur le V. comte de...

Combat donné devant la Forteresse de Tabago,
avec les Noms des Morts & des Blessés,
& de tous ceux qui s'y sont signalez.

Description de tout ce qui a paru à Versailles
aux Processions solennelles qui s'y sont
faites, avec les Noms de toutes les Tapisseries
de la Couronne, & des grands Peintres
qui en ont fait les Dessains.

Vers sur le Jubilé de son A. Royale.

Autres Vers sur ses Conquestes.

Devise sur le mesme Sujet.

Vers de M. de Mimur sur les Conquestes du
Roy.

Epistre en Vers de M. de Ramboillet à Monsieur
le Prince de Marillac.

Air de M. de Moliere sur des Paroles de M.
de Frontiniere, chantées devant le Roy
par Madem. Jacquier.

Sujet de deux Opera mis en Musique par le
mesme.

Avantures des Thuilleries.



TABLE.

Rondreau de Madame Des-Houlières à une de ses Amies.

Les Moutons, Idylle de la mesme.

Reception faite à Monsieur le Duc du Maine, par M. d'Aubigny, Gouverneur de Cognac.

Reception faite au mesme Prince par Madame la Comtesse de Ionsac.

Tragedie qui luy estoit preparée à Bordeaux, où les deux Fils de M. de Seve se font admirer.

Vers à la gloire du Roy & de Monsieur le Duc du Maine.

Mariage de M. le Comte de Montoisson & de Madem. de Chevrieres.

Mariage de M. Delrieu, & de Madem. de Montmort.

Voyage de Mademoiselle d'Orleans à Eu, & ses bontez pour Madem. de Brevai.

Le Roy fait M. d'Argouges Conseiller d'Etat, & donne la Charge de Premier President de Bretagne à M. de Pontchartrain.

M. l'Abbé Colbert élu depuis peu Prieur de Sorbonne, fait un beau Discours à l'ouverture des Sorboniques.

Vers de M. de Corneille l'aîné sur les Conquestes du Roy.

Histoire de la Veuve & de M. de la Forest.

Le Roy donne l'Archevesché de Bourges au Fils de M. de la Vrilliere : l'Evesché d'Uzès à M. l'Abbé Poncet, celui de Châlons sur Saone à M. Felix, celui du Bellay à M. l'Abbé du Laurens, celui de Mande

TABLE.

Mande à M. de Fiancour, Abbé de la Croix, & celui de Lavanr à M. l'Abbé de la Ber herie.

Mort de M. le Marquis de Pianesse.

Impromptu pour M. le Duc, fait par Madame le Camus en presence de ce Prince.

Vers de Madame le Camus, à Madame la Marechale de Clerambaut.

Mariage de M. le Marquis de Foix, & de Mademois. d'Andreson, premiere Fille d'Honneur de Madame.

Le Roy donne l'Abbaye de la Croix à M. l'Abbé Pellot.

Zeile de M. le Marechal de Gramont pour le service du Roy.

Eloge de Versailles & de Trianon par Monsieur le Duc de S. Aignan.

Vers à Madame la Presidente d'Ozembray, par le mesme.

Ce qui s'est passé en Allemagne entre l'Armée du Roy & celle de l'Empereur.

Le Roy donne le Regiment de la Fere au Fils de M. le Marechal de Crequy; le Commandement de Thionville à M. de Choisy; & la Lieutenance de Roy de Montelimart, à M. de Serignan.

Diversifsemens donnez au Public.

Modes Nouvelles.

Description de la Feste des Sceaux.

Fin de la Table.

Tome V.

T

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en son Conseil, VILLET : Il est permis au Sieur DAM de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé le **MERCURE GALANT**, en un ou plusieurs Volumes, pendant le temps de dix ans entiers, à compter du jour que chaque Volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defenses sont faites de contrefaire lesdits Volumes, à peine de six mille livres d'amande, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté le 27. Février 1672.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Ledit Sieur DAM a cédé son droit de Privilege à THOMAS AMAULRY, Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

ON donnera un Tome du Nouveau **Mercure Galant**, le cinquième jour de chaque Mois, sans aucun retardement.

